

QUAND LA NUIT VIENT

ARNAUD MAÏSETTI

SOMMAIRE

Le Sommeil	4
Son Visage	6
La Chambre.....	8
Les Écoles	10
Le Métro	13
Les Mains	15
Les Arbres	17
Le Journal.....	19
IX. Les Papiers	22
La Crise.....	24
L'Amour [1] – Promesse pour le Fleuve	28
Les Guerres	29
Enfance [1] – les Immortelles	31
Les Larmes	32
Les Pensées [1] – La Mer	36
La Rue	37
Enfance [2] – la Foi.....	40
La Lenteur.....	44
L'Amour [2] – Le Train	46
Son Nom.....	47
Les Pensées [2] – La Poussière.....	50
Les Manifestants.....	51
La Chaleur, Le Silence, la Solitude.....	53
Les Pensées [4] – Trafics	54
La Musique.....	55
Les Pensées [5] – La Paix	57
La Photographie.....	58
Souffler	63
L'Enfance [3] – Veiller.....	65
L'Orage.....	66
Les Pensées [6] – L'Absent	69
Enfance [4] – Le Visage des morts	70
L'Insomnie.....	75
Le Silence.....	78
L'Amour [3] – La Force	81
Le Ciel.....	82
Nos Luttes.....	84
Les Pensées [7] – Ailleurs	85
Les Murs de la ville	86
Le Glas	88
Le Froid.....	90
Dans les rues	92
Le Musée.....	93
Les Bus manqués	96
Le Cinéma	99
La Jungle	102
La Fissure sur le mur	103
Les Portraits	105
La Dévoration	109
Que tu sortes de ta maison.....	111
L'Amour [4] – elle s'éloignait	112
Les Soulèvements.....	113
Épilogue (Le feu et la cendre).....	114

Personne ne pénètre ici, même avec le message d'un mort. – Mais toi, tu es assis à ta fenêtre et tu rêves du message quand la nuit vient.

Franz Kafka, *Un message impérial*

Ah ! songer est indigne.

Arthur Rimbaud, *Comédie de la soif*

LE SOMMEIL

Toujours c'est aux carnages qu'il pensait avant de s'endormir. Dès qu'il fermait les yeux, il lui en venait dix, cent, mille. Pas besoin d'effort, c'était là, dès les yeux fermés. Les corps tombent, tout va bien. Quand le sang coule, il dormait déjà.

C'est lui qui frappait. Dans la terreur, il voyait son corps frapper et frapper encore, il fermait les yeux davantage pour ne pas voir et se voyait davantage frappant, frappant encore.

De l'autre côté du bras, les corps transpercés s'effondraient, après la chute, il entendait les cris encore ; les foules repliées en désordre courraient, se bouscullaient, hurlaient. Tout cela le terrifiait et rapidement l'endormait.

La chambre autour du lit était là. Et la fenêtre aussi, les rideaux qui laissaient passer la noirceur de la nuit mal éclairée. Lui il dormait. Si on s'approchait, on ne le voyait pas sourire. On ne voyait rien. Sur son visage aussi il dormait.

Le lendemain, sous la douche, le métro, dans la rue où il allait, dans les cafés, il y penserait parfois. En regardant les gens, il avait peur pour eux, il avait peur de les massacrer le soir en silence.

Il avait peur pour lui.

Il était persuadé qu'eux aussi ne pouvaient pas trouver le sommeil sans penser aux carnages, sans penser le soir en silence à le massacrer.

C'est par là qu'il se sentait lié à eux. Par là qu'il habitait le même monde qu'eux peut-être.

Il n'éprouvait aucune haine, au contraire.

Quand il terminait son café le matin, qu'il déposait les pièces de monnaie sur la table, c'est cela qu'il payait aussi, je crois : la terreur au prix du repos, le secret inavouable qui, le soir, les enveloppait dans une même image – quand la nuit vient, des corps massacrés en silence.

SON VISAGE

Il n'en avait pas. Le matin, il prenait sa douche dans le noir, brûlante. Quand il sortait, qu'il allumait la lumière, la buée recouvrait tout. Il tendait les doigts parfois comme pour vouloir le toucher. Ce n'était que la surface froide d'un miroir. Il éteignait de nouveau la lumière.

On l'oubliait. On lui disait : je ne vous remets pas. On ajoutait : je n'ai pas la mémoire des visages. Devant lui, personne n'avait la mémoire des visages. Il savait qu'il possédait ce pouvoir : faire perdre la mémoire des visages – du sien, surtout.

La cicatrice qu'il porte sur la joue gauche n'est pas une blessure. Il ne savait pas d'où elle venait. Parfois, il inventait la morsure d'un chien. Ou il feignait de s'étonner : vraiment, vous êtes sûr ? Je ne savais pas. Souvent, il ne disait rien. La plupart du temps, personne ne remarquait la longue cicatrice qui court du coin de son œil gauche jusqu'à la commissure des lèvres et dessine un visage dans son visage.

Quand il attendait, il passait son doigt dans le creux de cette cicatrice sans histoire. Et il attendait beaucoup, le matin et le soir, les bus et les trains, les hommes, les cafés et les heures. Peut-être est-ce ce doigt, l'attente, cette vie passée à l'attendre qui ont creusé le sillon minuscule qui lui tient lieu de visage invisible et secret.

Il ne savait pas.

Il se souvenait de la voix de sa mère qui disait à qui voulait l'entendre qu'il avait le visage de son père. Ou de son grand-père. De son oncle. Il ne savait plus. Sa mère changeait d'avis

chaque jour définitivement, et lui de visage. Il n'a jamais vu le visage de son père. Ni celui de son oncle, ou de son grand-père – peu importe qui. Enfant, il savait seulement qu'il portait leur visage. Il savait que ce n'était jamais son visage à lui.

Son visage à lui, il avait fallu quelques années pour le creuser, des années d'attente qui avait fini par fabriquer ce visage et cette vie. Cette vie posée sur lui, le creux de la vie plutôt, celle qui fabriquait un visage en le creusant : comme un visage obtenu à force d'arracher la surface d'un visage. Et, qu'à force de se creuser, s'était posé sur lui un visage qu'il semblait perdre et fabriquer à la fois.

C'est pourquoi le matin, sur le miroir couvert de buée, son visage ressemblait de plus en plus à un souvenir perdu. Le matin, et chaque matin davantage, il savait que le visage de son père se précisait en lui, et celui de son grand-père, et des autres, peu importe qui. Il attendait que cela se précise. Est-ce qu'il attend encore ?

LA CHAMBRE

Il dormait nu. Dans sa chambre, il n'avait jamais froid : le chauffage poussé jusqu'à l'étouffement, les couvertures chaudes, l'épaisseur des murs étaient autant de protection contre ce qui dehors menace : ici, il pouvait être nu, rien ne pouvait l'atteindre. Surtout, il y avait cette chambre levée autour de lui et le toit au-dessus de sa tête.

S'il avait choisi cet appartement, c'était à cause de cela : au dernier étage, on n'entendait personne marcher au-dessus du plafond, il n'y avait que le ciel. À tous les autres étages, il aurait eu la sensation du tombeau. C'était aussi pour cette raison qu'il dormait nu ; dans les tombeaux, allongés, ils sont habillés.

La chaleur des appartements dessous montait jusqu'à lui. Il n'y avait pas de vue. Il n'était pas là pour la vue. En face, c'était d'autres immeubles, les mêmes que le sien, les mêmes.

Parfois il voyait le type en face fumer sa cigarette à heure fixe. Le soir, on ne remarquait qu'un point rouge. Mais quand il faisait nuit plus tard, dans la lumière interminable de ces fins de journée de juin, il croyait voir la couleur de ses yeux. Il évitait de les croiser, ce n'est jamais très agréable de se regarder à distance dans ce miroir tendu au-dessus de la rue.

Un soir pourtant, le geste lui avait échappé.

Il était assis à son bureau et sans raison, il a tourné la tête : il l'a vu, le voisin, qui fumait de l'autre côté de la rue, au cinquième étage à sa fenêtre, et le regardait, lui – mais peut-être qu'il regardait seulement dans sa direction, comment savoir ?

C'est alors que le geste lui a échappé. Paume ouverte vers le voisin, sa main s'est levée, et légèrement il l'a remuée. Le voisin de l'autre côté de la rue, à sa fenêtre, a répondu par un geste de la tête, unique. Lui est resté ainsi, quelques secondes, puis s'en est voulu terriblement.

Il avait résisté jusqu'alors, et ce simple geste avait tout détruit, tout pour toujours. Le voisin aussi, peut-être, avait pris mesure de l'irréparable : il avait disparu derrière ses rideaux.

Alors seul, lui était resté là, seul, stupidement là, lié à l'autre dans sa solitude, l'autre dont il ignorait le nom et qui n'était même plus de l'autre côté de la rue pour partager cette solitude. Ce qu'il avait échangé, il l'ignorait aussi. Peut-être était-ce la solitude de l'autre dont il sentait le poids désormais que, seul, il se tenait là, sous la nuit qui ne tombait plus maintenant qu'elle était là.

Peut-être était-ce la distance par-dessus la rue, ou était-ce la nuit elle-même qu'ils avaient partagée et qui entre ses doigts à lui seul maintenant pesait de tout son poids.

Seul, il l'avait toujours été. Mais après ce soir-là, il éprouverait cette solitude comme un reste, non plus comme un privilège. Seul désormais il regarderait la nuit et seul il comprendrait désormais qu'elle était ce qui tenait les choses ensemble.

Oui, c'est par des signes comme ceux-là qu'il savait qu'il appartenait.

Ensuite, il avait eu envie d'une longue douche, brûlante, plus brûlante que la chambre, et aussi de dormir, vite.

LES ÉCOLES

Il passait devant parfois. À chaque fois le souvenir s'éloignait. Ce n'était pas si ancien pourtant. Sans doute, s'il était entré, comme une bouffée d'air cela serait revenu. Tout serait resté à la même place. Et fatalement lui serait venu le cœur au bord des lèvres comme devant un cadavre de bête on reste immobile avant de chercher un endroit où l'enfouir.

Les longs couloirs, les fenêtres hautes qu'on n'atteint pas du regard, les angles droits qui débouchent sur les mêmes couloirs creusés de mêmes fenêtres et sur les murs des toilettes les inscriptions obscènes, tous ces bruits de fond comme un endroit de passage où on ne fait que passer tout le jour. Des cours, des paroles qu'il avait sans doute dû entendre, des mots qu'on lui avait appris aussi, il n'était rien resté en lui. Mais le bruit des passages et des corps, oui. Mais l'image des couloirs vides aussi, oui : des couloirs soudain pleins quand l'heure sonne puis quelques secondes après de nouveau vides. La sensation du poids des heures surtout : oui, il s'en souviendrait toute sa vie – comme au fond de la gorge, ce qui jamais ne s'expulse.

Quelques années seulement passées là, ce n'était pas grand-chose et pourtant : c'était toute son enfance et sa jeunesse.

Il se souvenait de ses études seulement comme de quelque chose qu'il avait oublié. Un oubli précis, fabriqué par les longs couloirs et les foules de passage sous les fenêtres. Un oubli enveloppé d'une colère étrange. La colère de n'être pas ailleurs.

Il avait appris au moins cela, pendant ces heures : cette colère, muette et immobile. La colère contre rien, la violence

sur le temps qui passait toujours semblable et l'immobilité des minutes qu'il traînait d'une salle à l'autre.

Le savoir mort de ceux qui le tenaient comme d'un bien, c'était bien sûr un prétexte pour organiser tout cela, les jeux de pouvoir, et plus haut aussi, dans les sociétés humaines. Les livres qu'on lui faisait lire n'avaient rien à voir avec ce pourquoi ils avaient été écrits, rien.

Lui il les lisait la nuit seulement, le jour on lui posait des questions, et il répondait ; il avait parfois juste, il avait parfois faux. À chaque fois, le sentiment de répondre à côté. À chaque fois, la colère de n'être pas ailleurs.

Il en avait éprouvé une profonde haine, sans acte, toujours de silence, plutôt comme une nausée qu'on retient dans la bouche avec la salive et qu'on avale parce qu'elle n'est pas assez âcre.

Il avait découvert dans quelques livres, pas beaucoup, la peine de vivre nommée enfin. C'était une saison, une seule, il avait lu ces livres coup sur coup, et surtout un, stylo en main. Le livre appelait. Le livre disait tout le contraire de cette vie, et le contraire aussi de l'endroit où on enseignait le livre. Comment l'accepter ?

Un jour, il n'était plus revenu dans ces couloirs.

Il se souvenait qu'un soir, dans les derniers jours de sa vie d'étudiant, il s'était promis que lorsqu'il en sortirait, il ne passerait plus devant cette façade sans cracher sur le sol.

Quand il se rappelle cette promesse, il avait un peu honte de lui : d'avoir accordé un soir une telle importance à ces longs couloirs d'ennui.

La seule chose qu'il conservait, c'était la tendresse pour les inscriptions obscènes dans les toilettes. Il y pensait, et il s'éloignait.

Il tâchait de se souvenir des livres qui avaient tant compté : mais cela aussi il l'avait oublié. Sauf un, le livre qui était devenu illisible sous les coups du stylo – il ressemblait un peu alors aux inscriptions obscènes sur les murs.

Il pouvait bien pleuvoir sur le livre, ça n'aurait rien changé, seulement gonflé davantage les feuilles et dessiné sur les griffures d'autres cernes. D'ailleurs c'est sous la pluie que ce jour là il était passé devant la façade, pas besoin de cracher.

LE MÉTRO

Les deux types étaient au fond de la rame. Lui était assis de l'autre côté, les deux types ne l'avaient pas vu. C'était tard, très tard, sans doute les deux types pensaient qu'ils étaient seuls. Ou alors ils l'avaient bien vu, lui, assis de l'autre côté de la rame, mais l'avaient jugé inoffensif, pas même bon à ce qu'on lui vide les poches ou qu'on l'insulte. Il était tard.

C'était ut-être le dernier métro.

De là où il était, assis de l'autre côté de la rame, il voyait tout, et s'il cherchait à se recroqueviller davantage ou être invisible, il regardait, il regardait.

Les deux types avec leurs chiens parlaient haut une langue incompréhensible, un français haché avec des insultes, fins de phrases laissées en suspens – le tout emporté dans la vitesse de leur parole. Le métro s'arrêtait, ils se taisaient un peu, personne ne montait, et quand on repartait ils recommençaient leur manège.

L'un – cheveux longs et visage très blanc, exalté – semblait avoir le dessus ; l'autre, Noir, la tête rasée, triste, se défendait mollement : le premier voulait absolument le faire *maintenant*. D'un geste, il a sorti un petit objet en plastique, transparent, et a demandé un briquet à l'autre, qui a fait non de la tête.

Insultes.

Négociations, mais sur quoi ?

Fin de la transaction (impossible de savoir laquelle ; lui au fond de la rame n'a rien compris, et c'était allé si vite : il

regardait), soudain, le Noir a tendu le briquet à l'autre, s'est péniblement assis et a regardé son ami allumer l'objet en plastique. Lentement inhale à grandes lampées la fumée noire du caillou. Long silence.

Après avoir fini, le type a redressé la tête, ses lourds cheveux en tresses collées par la saleté sont retombés sur ses épaules ; enfin il a porté ses mains à ses yeux rouges de sang.

Il souriait à quelqu'un qui n'est pas là.

L'autre, le Noir, s'est saisi du tube, a inhalé aussi, mais moins ; sagement, comme une tâche à laquelle il se devait de s'astreindre maintenant que c'était son tour.

Au fond, assis, lui ne disait rien, il continuait de regarder, il attendait quelque chose, qu'ils se métamorphosent peut-être. Mais rien, à part ce long silence. Ils étaient très calmes alors. Les chiens aussi.

Quand le Noir avait repris la parole ensuite pour parler à son ami aux longs cheveux, c'était avec tendresse et grande fermeté cette fois, et lui, au fond, avait compris que c'était ce type triste et tranquille, le Noir qui, des deux hommes, menait la danse.

D'ailleurs, lorsque le métro s'était arrêté à une station anonyme où personne même le jour ne descend, c'est le Noir qui avait dit de sortir : les deux s'en étaient allés avec leurs chiens, et le métro soudain n'était plus que cela, un métro qui allait, tard sous la ville.

Puisque ce n'était pas sa station à lui, il était resté, assis dans la rame vide, recroquevillé et mélancolique sans savoir pourquoi – agacé ensuite parce qu'il avait oublié de descendre trois stations plus tôt.

LES MAINS

C'est ce qu'il aimait le plus, les mains. Quand il était au café, qu'il attendait, ou même qu'il marchait, c'est ce qu'il regardait chez les gens.

Il n'aimait pas les toucher. Il aimait seulement les mouvements des mains, les terminaisons du corps et cette liberté des mains.

Les mains qui évoluent sans celui qui les possède, tracent dans l'air des dessins pour trancher la phrase et l'animer, ou au contraire, disent le contraire et révèlent les intentions que la langue voulait cacher. Les mains comme un secret au grand jour avouent tout.

Et puis, cela passait le temps. Regarder des mains d'hommes, de femmes, c'est sans désir. C'est simple aussi, des mains posées au bout d'un homme ou d'une femme : c'est toujours la même forme, ce n'est jamais la même densité. Les mains, c'est plein d'histoires aussi. Il suffisait de savoir regarder dans la forme d'une main pour approcher la vie de celui qui la possède ; une main ne ment pas, non.

Adolescent, tombé sur le poignet, il s'était cassé quelques doigts. Il en avait gardé une certaine raideur et conservé cette habitude de plier et replier ses mains pour en éprouver la résistance.

Jamais plus pour lui de geste naturel réalisé dans le prolongement de la volonté, jamais plus de gestes sans l'effort ou la pensée du geste, sans la résistance du geste. La douleur avait disparu, mais pas la pensée maintenant restée attachée.

Alors quand il regardait les mains des autres, c'était avec nostalgie de sa main libre, mais sans envie : tristesse quand on sait que le passé a eu lieu et qu'il est désormais fiché à nous comme une blessure sans trace, ou un souvenir dont il ne reste rien, rien sauf dans le corps la marque qui fait durer le temps. Tristesse de savoir qu'on possède un passé sur lequel on ne peut plus rien.

Il jugeait toujours les autres à leurs mains, non pas au soin qu'ils y apportaient, mais à la manière d'habiter leur geste.

Les mains des pianistes, par exemple : leur fragilité, leur violence, leur précision sidèrent évidemment.

Les mains des vieillards davantage peut-être.

Ses mains à lui, il n'arrivait pas à les regarder comme celles d'un autre. Mais ne savait jamais si ce regard le sauvait ou le condamnait.

LES ARBRES

Ici nous intervenons sur les arbres.

Le panneau sur le trottoir l'avait surpris et il avait souri. Des hommes sur la chaussée s'agitaient un matin au pied de la rangée d'arbres : le soir tout était fini.

Le lendemain, on avait même retiré le panneau ; sur les arbres, rien de vraiment visible, sauf qu'on avait remué de la terre autour des pavés et cimenté le trottoir.

Les arbres dans la ville, on les voit surtout l'hiver, les branches mortes qui montent, et au tout début du printemps, quand soudain ils explosent sur le sol en taches d'ombre. Mais sinon, c'est toujours d'une grande vanité, la plus grande peut-être.

On a planté des arbres le long des routes, là où sans doute il y avait eu des arbres en désordre avant la ville, des arbres qu'on avait rasés pour construire la ville. C'est dans le plus grand ordre qu'on avait planté ensuite les arbres, alignés, et tous au même moment pour qu'ils puissent avoir la même taille plus tard. Ou alors on les avait plantés de cette taille, et eux ne pousseraient plus.

Les arbres dans toutes les villes ont la même taille et la même forme, alignés à même distance.

Est-ce qu'on sait leur nom ? Est-ce qu'ils portent le même nom dans la forêt ?

Puis il pensait aux forêts. Il n'en avait jamais vues, évidemment. Des bois, oui. Des bois plantés comme des villes qu'on jardine, avec des rangées nettes et des longs chemins

comme des rues qui se croisent. Oui, beaucoup. Mais des forêts, avec des arbres qui poussent trop haut et tuent ceux qui les entourent, avec des arbres qui empêchent qu'on respire sous eux, des arbres qui tombent parfois sous leur propre poids, non, jamais.

Il pensait aux forêts, lentement, au bruit que cela doit faire, les arbres morts. Il y pensait quand l'hiver il regardait les branches mortes, ou quand, au printemps, on les rénovait pendant les heures de bureau.

LE JOURNAL

Tous les jours il lisait le journal. Le matin autant que possible puisque si midi passait, le monde avait basculé déjà ailleurs, c'était un autre présent. Le matin seul lui appartenait.

Il lisait surtout pendant les temps morts des transports ou quand il devait attendre, quand il n'y avait rien à faire, rien d'autre que se creuser le visage : le journal passait le temps. Dans ce passage, ce qu'il lisait, il ne le savait pas très bien, c'était peut-être le passage lui-même plutôt que le temps.

Les nouvelles pouvaient bien venir d'ici ou d'ailleurs, il ne voyait rien autour de lui qui leur ressemblait. Il ne lisait rien qui lui révélait le monde. Ces nouvelles pouvaient bien avoir été écrites il y a longtemps ou pour plus tard ; question de nuance.

Il comprenait que là sans doute avait lieu le présent, là qu'il s'écrivait, dans les journaux qu'on avait inventés sans doute pour cela.

Peu importe ce que le présent disait, il le disait toujours avec les accents d'un même scandale dans l'organisation du monde, d'un même désenchantement pour l'infléchir, et avec la même certitude qu'à force de temps le présent pourrait devenir celui qu'on aurait choisi. Mais non. Le présent était toujours semblable à lui-même : toujours différent de celui qu'on voulait.

Il fallait admettre que le monde qu'on avait fabriqué lentement tous ces siècles n'étaient pas été fait pour nous : pour qui alors ? Ceux qui l'avaient fait étaient morts, et les journaux n'en parlaient pas. Ceux qui l'avaient fait nommaient

chaque rue de ce monde maintenant ; l'ironie était indécente et cruelle. Les journaux comptaient sur le futur pour réparer le temps : mais quand le futur venait, ce n'était que du présent échoué sur lui-même.

C'est ce qu'on lisait tous les jours depuis toujours, et c'est ce qu'il lit encore tous les jours depuis tant d'années. Le temps échoué sur lui même, le matin quand il attendait.

Dans les journaux, on mesurait ce temps, on en fabriquait la disparition aussi. Pour remplir le journal de nouvelles, on ne pouvait pas se permettre de compter sur le temps long des choses qui adviennent dans l'invisible.

Des événements historiques, il n'en avait pas connus beaucoup. Des avions qui s'écrasent à la télévision, oui, et des victoires sportives ; c'est bien peu.

Pour le reste, il avait l'impression que les journaux ne cessaient d'annoncer un chaos qui ne venait pas vraiment, qu'on évitait toujours *à la dernière minute*, dans les rencontres au sommet, ceux *de la dernière chance* qui se succédaient sans fin. C'était devenu presque une déception de voir que le gouffre vers lequel on allait chaque jour, on l'évitait à chaque fois : qu'on n'était décidément jamais au rendez-vous du chaos que l'Histoire promettait.

Le chaos reviendrait bien sûr (il est si désirable), les jours, les mois, les années suivantes sur les mêmes pages des mêmes journaux. Le chaos était toujours différé, et revenait sans cesse.

Peu à peu, il craignait qu'on perde foi en ce chaos. Lui-même n'était plus sûr de croire au chaos. Le jour même où on annonçait le gouffre cette fois imminent, il savait déjà qu'on trouverait des façons de l'éviter de nouveau.

Peut-être le chaos surviendrait-il sans qu'on le remarque, trop occupé qu'on sera à en inventer d'autres ? Peut-être que l'on était déjà dans ce gouffre qu'on n'avait autrefois pas su éviter ? L'histoire n'était peut-être pas au fond de ce gouffre, mais le gouffre lui-même ?

À ces pensées dérisoires, il ouvrait les pages *sports*. Les résultats étaient tout aussi décevants, mais au moins irréversibles. Là, les défaites les plus terribles n'étaient toujours que des veilles de victoires. Même les victoires n'apportaient plus de joie, seulement le soulagement d'avoir évité la défaite.

Le soulagement des victoires comme le chaos du gouffre était toujours provisoire. Pour le savoir, il fallait lire le journal du lendemain, qui donnerait des nouvelles du jour d'hier qu'on passait à attendre.

Défaites et victoires étaient dérisoires dans la marche du monde, comme tout ce qu'on lisait dans les journaux, et comme les pensées formulées contre les journaux : et comme cette dérision vaut les autres, elle était peut-être la marche même du monde.

À cela cependant, à cela seul, il résistait – quand le sentiment de la dérision venait, il fermait le journal. C'était midi.

Lui, chaque matin, il tâchait d'empêcher midi de venir trop tôt.

IX. LES PAPIERS

Aucune ruse pour en venir à bout, et il en avait pourtant essayé des dizaines. Les papiers que l'administration demandait, impossible de comprendre comment faire.

Répondre immédiatement, mais il n'avait pas toujours les justificatifs sur le moment, il fallait les demander, et tout devenait d'urgence relative – la loi qui soutenait l'édifice perdait alors tout son sens.

Ou les classer selon leurs degrés d'urgence dans un grand carton posé sur la table basse à l'entrée – mais cet endroit dans la chambre était vite devenu le lieu où poser les papiers au hasard quand ils arrivaient : un tas s'était formé qui le juge méchamment lorsqu'il est assis au bureau.

Ou bien fixer un jour hebdomadaire qui serait celui des comptes à apurer. Ce jour était devenu le huitième de la semaine, celui qui reste après la vie quand il faut prendre le temps de prendre ce temps, celui qui n'arrive jamais.

Il avait donc abandonné et laissé le hasard de la volonté faire ; c'était une erreur bien sûr. Mais que faire d'autre ? Il avait tout essayé.

Et puis, il fallait s'y résoudre : c'était le sens même de ces papiers qui restait une énigme.

Il s'interdisait de tomber malade pour cette raison seule.

C'était lorsque par malheur il devait consulter un médecin qu'il réalisait combien l'ordre du monde ne fonctionne pas. Les papiers qu'on lui demandait n'existaient jamais, et ceux qu'il possédait n'étaient d'aucune utilité véritable.

Il rêvait parfois devant le génie qui avait fabriqué cette réalité sociale – il enviait peu la science de ceux qui savent la décoder. Il savait bien que ceux qui le prétendent mentent, qu’au mieux on peut arriver à la déjouer. C’est toujours elle, la réalité sociale, qui l’emporte. Lui ne savait ni décoder, ni déjouer, il recevait les papiers, voilà tout, et semblait de moins en moins comprendre comment cela fonctionnait et ce qu’on attendait de lui.

Il retirait de grandes fiertés quand il parvenait à donner le change à cette organisation forcenée. Ces moments d’héroïsme étaient rares. Il en avait acquis le désir de l’invisibilité : d’être absent de tous les registres. D’autres soirs, plus féroces encore, il pensait le contraire. Il imaginait un agencement totalitaire et enfin efficace : *une seule carte* magnétique qui réunirait toutes les informations nécessaires à l’administration, une carte mise à jour en temps réel rassemblant carte de crédit et carte d’assurance, carte de transport, carte maladie, carte de réduction, carte d’électeur, mutuelle et testament, carte pour tout ce qui se rapportait de près ou de loin à une vie *concrète*.

Bien sûr, c’était cette carte qu’il perdait dans ses rêves. Comme les frissons étaient réels, il avait renoncé à cette idée.

Ce matin-là, il s’était décidé à regarder dans le grand carton où étaient amassés les papiers importants. Il avait contemplé le tas de feuilles où était sans doute déposée une part de sa vie, celle qui était la plus tangible, celle qui le faisait exister aux yeux des autres, celle qu’il saisissait le moins. Il avait versé lentement une bouteille d’eau entière sur elle pour en finir définitivement avec la réalité sociale.

Immédiatement, le téléphone avait sonné.

LA CRISE

L'ordre normal des choses depuis qu'il était enfant, c'était partout ce qu'ils nommaient la crise dans les journaux, les discours, les conversations.

La crise, ce n'était pas ce moment inattendu et brutal quand tout se renverse soudain et se crispe, non, c'était juste l'histoire de son présent depuis toujours et jusqu'à sa mort, il n'y avait pas de raison de penser le contraire.

La crise était le vent dans les arbres : le vent qu'on ne voit que dans les branches tremblées légèrement au milieu du ciel : le vent lui-même, on ne le voit pas.

Oui, la crise est comme le vent. Une force dont on ne voit que les effets, une force invisible qui organise le mouvement de notre temps – son immobilité lourde et forcenée. Car la crise produisait autant de chômage que de consensus, elle organisait la paix sociale et fédérait les énergies : tous étaient d'accord, il fallait tout mettre en œuvre pour réduire les conséquences de la crise. Mais puisque c'était le seul point d'accord, il ne fallait surtout pas réduire les conséquences de la crise.

La mise en œuvre de ces énergies alimentait la crise évidemment, et justifiait son existence – personne pour s'en apercevoir. Les effets mêmes étaient à la fois catastrophiques et silencieux : ceux qui étaient balayés par la crise, sans emploi, sans ressource, devenaient exemptés d'impôt, bien sûr – on n'attendait pas d'eux qu'ils réclament quoi que ce soit d'autres. Ils prenaient les métros à l'heure où ils étaient vides. L'image disait pourtant le contraire : c'était le monde autour qui avait fait le vide d'eux.

La crise terrifiait ceux qui pouvaient en être menacés à chaque instant, et liquidait ceux qui en étaient frappés. D'utilité publique pour maintenir les foules dans la certitude de leur fragilité, la crise était le garant de la vie *active*. Ceux qui étaient dans la vie passive n'existaient plus vraiment : leur seule fonction était d'être exemplaires aux yeux des foules qui enjambaient ces corps dans la rue et comprenaient parfaitement que ces corps pouvaient être leur devenir.

Décidément, il n'y avait aucune raison pour les gouvernements d'éradiquer la crise.

Cette crise immobile était devenue le moteur de l'histoire.

Les journaux rappellent souvent le mot de *crise*, mais personne pour se souvenir du mot qui dit le contraire, alors à quoi bon ?

Dans une gare minuscule, il y a longtemps maintenant – mais le souvenir était vif dans sa mémoire –, il avait vu un homme tout au bout du quai avancer lentement, infiniment lentement au bord des rails en contrebas, comme titubant.

Soudain, dans un tremblement de tout le haut du corps, les jambes figées, il avait basculé, et sans un cri était tombé sur les rails.

Lui s'était précipité, mais il était loin, et d'autres, plus rapides, étaient venus auprès, certains pour voir, certains pour aider.

Il était resté à distance finalement et avait regardé.

Le type, allongé en contre bas, convulsant, rassurait ceux qui s'étaient approchés de lui ; il portait les bras, tremblants vers eux, le visage incapable d'articuler les mots, mais tout son

corps disait : *ne vous en faites pas, c'est provisoire, ne vous en faites pas, j'ai l'habitude, c'est une crise, j'ai l'habitude: cela ne va pas durer.*

Cela n'avait pas duré.

Il s'était relevé, un peu faible, mais il avait réussi, seul, à remonter sur le quai, puis s'était assis contre un pilier pour reprendre des forces.

Il pouvait parler maintenant ; il disait, tranquillement, que cela lui arrivait, que ces crises n'étaient pas graves, qu'il fallait les laisser passer.

Avec le temps, le souvenir était resté vif en lui, l'image ce type qui convulsait en rassurant les passants apeurés. Il y pensait comme un souvenir d'enfance dont on ignore si c'est un rêve, ou une légende qu'un autre lui aurait raconté, un désir de fable.

Il peuplait tout cela de détails qui l'aidaient à comprendre cette vie.

Quand il marchait le long d'un quai, il se souvenait du visage de cet homme décomposé, les yeux, les lèvres, le front, tout, qui remuait, et la menace d'un train qui pouvait passer.

Il se souvenait aussi des bras et des mains tordus, des poignets retournés et qui, tendus vers les passants, possédaient encore la civilité, la pudeur et l'assurance : *ne vous en faites pas, tout cela est provisoire, j'ai l'habitude, ne vous en faites pas, pardonnez-moi.*

La crise sur le visage comme une décharge et le corps qui ne répond plus, doit laisser faire la crise le ravager le temps qu'elle s'exécute et s'épuise d'elle-même, le corps qui ensuite se relève après la crise toujours un peu plus faible.

Quand il rentrait dans une gare, l'image lui revenait de notre histoire basculée sur les voies, secouée dans ses tremblements, les rictus, et l'œil qui se ferme et s'ouvre seul, les lèvres tirées, puis la crise qui ne passe plus, le corps qui continue les secousses comme si c'était son mouvement propre et disant à ceux qui viendraient le secourir, *ne vous en faites pas, ne vous en faites pas, j'ai l'habitude, cela va passer*, et rien ne passe, alors on s'éloigne, rien ne passe sauf bientôt avec la vitesse d'un train qui ralentit emporté dans son poids quelque chose – est-ce le monde – qui va à la rencontre de ce corps, l'éventrera sans le voir, corps qui peut-être après le passage continuera d'être remué dans ses secousses, et dira, *ne vous en faites pas, j'ai l'habitude*, à personne qui l'entendra.

L'AMOUR [I] – PROMESSE POUR LE
FLEUVE

Lorsqu'il passait devant le fleuve, il s'arrêtait, il cherchait un caillou – peu importe la taille – qu'il lançait dans l'eau comme une pensée, comme une promesse.

Il le regardait plonger, les remous s'apaiser, puis s'en allait.

LES GUERRES

Rien de plus lointain que ces guerres. On les livrait pour nous, c'est ce qu'on disait. Lui il pensait : pas pour moi en tous cas.

Il ne connaissait pas le nom des pays où on faisait la guerre – le nom qu'on leur donnait n'était pas le leur, seulement celui qu'on leur avait donné ici. Beaucoup de ces guerres étaient livrées à cause d'un nom qui n'était pas le leur.

Des déserts au bout desquels il y avait des villes remplies comme des pays entiers, il ne connaissait rien. Il n'en possédait aucune image. Il pensait : je n'irai jamais dans ces endroits du monde qui n'existent que pour cette raison là, désigner des endroits du monde où je n'irai jamais. C'est là qu'il y avait la guerre. Il avait souvent le désir d'aller dans ces endroits du monde pour cette raison-là seulement.

Dans des déserts qui ressemblent à des montagnes, et aussi loin des villes que possible pour qu'il n'y ait aucune image, il n'y avait pas de cause à défendre. Il n'y avait pas de territoire à conquérir. Il n'y avait pas d'ennemi non plus. Il n'y avait presque pas de mort. Quand il y en avait un, c'était une tragédie. Quand il y en avait un *dans notre camp*, en face, il y en avait mille, ce n'était qu'un chiffre. En face, ils ne mouraient pas, comme *nous*, « assassinés », non, eux étaient *neutralisés*. Eux avaient de la mort l'idée de l'espérance, et nous, de la catastrophe ; personne ne pouvait l'emporter sur l'autre, l'espérance sur la catastrophe, personne.

Tout devait mourir, de l'espérance et de la catastrophe.

On ne savait même pas les noms des batailles. Les batailles avant avaient au moins cette utilité : nommer ensuite les rues, les gares, les ponts. Il n'y avait même pas de bataille maintenant, mais de vastes opérations. Lui, ici, il pensait aux opérations, au théâtre d'opérations. Il y pensait comme les dieux voient les fourmis.

Il pensait aux fourmis qui sont dans l'ignorance des dieux.

Mais il ne savait pas pourquoi, quand un des nôtres mourait là-bas, c'était plus qu'une défaite, et il restait longtemps à regarder le visage de l'homme qui était mort, dans les journaux, quand il diffusait sa photo, ou son nom, et son âge.

Il cherchait à deviner la peur de cet homme juste avant la mort. Il se demandait si lui savait pourquoi il mourait, à cet endroit du monde sans nom, abattu par des hommes qu'il n'avait jamais vus que sur des cartes. Il restait longtemps à penser à cet homme et à ses dernières pensées, à sa peur au moment de ces dernières pensées. Il se demandait s'il aurait été capable de cette peur. Souvent il se disait que oui, et parfois, mais c'était plus rare, c'était plus solide pourtant, il se disait que non, qu'il en aurait été incapable. Il était terrifié par ces deux réponses.

ENFANCE [I] – LES IMMORTELLES

Enfant, il se souvenait des immortelles, l'odeur sur les doigts, et, immédiatement après l'odeur : la soif. Les champs d'immortelles.

Il ne connaissait pas le nom, il l'avait su bien après, quand il en avait été loin. Et le nom des immortelles nommait aussi l'enfance soudain déchirée de lui. Car ainsi nommée, elle s'éloignait dans le passé pour toujours. C'est le nom qui faisait exister le passé : il ne posséderait plus désormais que le nom des fleurs et plus jamais l'odeur des fleurs.

S'il pouvait se souvenir de l'odeur, il ne pouvait pas la nommer ni la décrire. Il se souvenait de la chaleur sur les immortelles, enfant, et qu'elles lui appartenaient.

Après la pluie, l'odeur des immortelles montait jusqu'au soleil.

Désormais, quand il pleuvait en plein été, c'était sur la ville et lui la regardait tomber en attendant qu'elle passait.

Enfant, les champs d'immortelles, il s'en souvenait comme de la mer, c'était étrange d'y marcher : jusqu'aux mollets son corps plongé dans le bleu, le vert, le vent qui fouettait sur la peau toute une odeur salée.

Enfant, il disait à sa mère en ouvrant le poing : tiens, je t'ai fait un bouquet d'immortelles.

Mais il ne savait pas que cela s'appelait des immortelles, alors peut-être qu'il faisait seulement le geste de tendre les brindilles, les mains noires, et qu'il souriait dans l'ignorance du nom.

LES LARMES

C'était souvent. Il suffisait de peu. D'abord, il résistait. Pas longtemps. Quand il cède, il sait accorder le temps qu'il faut au ravage. Ensuite, il efface son visage.

Il pense toujours que c'est la dernière fois, que plus jamais il ne sera capable d'une telle tristesse, que ce sera à l'avenir, oui, au-dessus de ces forces. Dans le calme qui suit le ravage, il se dit qu'une telle tristesse passe avec l'âge et le temps. Restes d'enfance qu'il évacue. Mais il se trompe. C'est souvent ensuite que de nouveau il pleure.

Il se souvient des premières larmes d'adulte versées – il s'en souvient très bien, et de l'endroit où il était, et devant quoi il se tenait, de comment il s'y était livré, et du mystère aussi.

Au fond de la salle de cinéma, il était calme. Il ne s'attendait à rien. Il avait d'abord eu à subir les conversations devant lui qui l'avaient accablé. Il avait patienté avant le début du film tranquillement, dans cet agacement. Il était fatigué, peut-être, mais pas davantage que d'autres jours, et comme toujours depuis quelques années ; c'était la fatigue qui le maintenait en éveil. Préoccupé, sans doute, comme toujours, comme tous, par mille pensées qui empêchaient, mais fabriquaient les tâches de cette vie.

Le film avait commencé.

Est-ce que c'était à cause de la musique à l'ouverture du film, cette musique précisément qu'il connaissait si bien, dont il avait appris à entendre chaque nuance et les mouvements de poignet sur un piano imaginaire, et les maladresses du pianiste, le contretemps dans la reprise du tempo qui n'appartenait pas à

la partition et que lui seul sans doute à force d'écouter avait patiemment su déceler, infime, et qu'il avait su accepter comme un secret ; ou était-ce parce que cette musique s'était posée sur des images qui ne lui appartenaient pas ; ou bien encore à cause de ces images justement, l'angle de cette rue qui s'ouvrait, le montage des premiers plans, le lent mouvement latéral, les murs de la ville qui faisaient naître des souvenirs qu'il n'avait pas vécus et dont il éprouvait soudain l'absence plus violemment encore que la beauté ; ou parce que la fatigue cette fois l'emportait ? C'était là le mystère auquel il s'était livré entièrement et sans résistance sur le champ.

Il avait pleuré silencieusement pendant tout le film. Du film, il n'avait gardé aucun souvenir véritable – un film comme tissé d'images de sa propre tristesse (le film ne l'était pas, semble-t-il, triste). Les images posées là-bas, qui racontaient l'histoire, n'avaient été qu'un levier. Elles avaient soulevé en lui autre chose que la tristesse seulement. Lui, sans bruit, avait pleuré des larmes dont il ne pensait pas être capable, doucement. Il avait pleuré sa fatigue et sa douleur, la joie d'en être délivré, toute une vie qui n'était pas la sienne et qu'il acceptait.

Quand le film s'est arrêté, les larmes aussi immédiatement ; la lumière a fait recommencer les conversations accablantes. Il était sorti vite, comme toujours.

Lentement, il était rentré à pied, c'était loin : pour essayer de comprendre. Il s'était perdu en chemin, peut-être pour se donner plus de chance. Quand il s'est couché, il avait repensé au film et les images lui venaient, la voix d'un garçon sur ces images, le lent déroulé d'une histoire qui s'abattait sur lui pour lever la tristesse et pour l'en consoler.

D'où les larmes venaient, il ne voulait plus le savoir. Où elles allaient ? C'était tous les jours une leçon : là, le mystère même.

Ensuite, c'était parfois un couple de vieillards dans la rue qui se tiennent la main (ou s'embrassent), l'orage et la pluie forte (la course d'une jeune fille et son rire sous le déluge), ou le sens des coïncidences (un mot parfois, lu à la volée), cela suffisait pour le ravage.

Triste, il ne l'était pas vraiment. Tant de choses par ailleurs puissantes le laissaient indifférent. Le ravage tenait au minuscule et au vol. C'était quand il assistait, de loin, malgré lui, et sans y avoir été autorisé, à ce que la vie interdisait en lui. C'était l'interdit pur, inoffensif. C'était la profanation de la joie. C'était la beauté cruelle d'être loin et de s'emparer de la vie.

Il en allait de ce ravage comme d'une forme de mort : on était certain de sa fin parce qu'on était une part d'elle.

Un jour viendrait peut-être où il ne l'éprouverait plus, incapable de la voir. Ce sera signe alors de l'avoir accomplie en lui.

Pour le moment, le ravage lui garantit au moins cela : la preuve qu'il se tient au milieu des hommes comme derrière une vitre et qu'il veille pour eux l'innocence de leur vie et sa menace – puisqu'ils ne savent pas, eux.

S'il appartient, évidemment, à la vie des hommes, ce n'est que sous l'image du voisin derrière les rideaux, ou des carnages qui font dormir : un secret, rien de plus. Il ne sait rien du secret de ce secret, et si un jour il lui serait révélé. Il craint ce jour.

Car un jour peut-être il apprendrait à ne plus pouvoir pleurer – comment savoir si cela le sauverait, le condamnerait ? Alors à chaque crise de larmes, silencieuse et violente, il était parfois terrifié que ce soit la dernière ; et parfois, il l’espérait.

Toujours, le ravage le maintenait en vie, en secret, dans cette vie où le front posé sur la vitre, il regardait : il regardait la jeune fille courir dehors sous la pluie et il regardait sur le reflet ses propres larmes, il regardait tout cela à la fois comme une seule chose qui le fondait.

Quand tout cela était terminé, que ne restait de la profanation que de l’eau morte sur son visage, il pensait à chaque fois : c’est peut-être fini. Et cela lui donnait envie de pleurer.

LES PENSÉES [I] – LA MER

Que la mer était pleine d'oiseaux morts.

LA RUE

C'était tous les jours. La veille, par exemple, la mort d'un homme au pied de son immeuble, la mort de froid, et tout à côté, des enfants qui mendiaient. Il avait appris à se protéger intérieurement de la rue parce que sinon il se serait effondré bien avant. Il regardait ces terreurs avec la colère froide d'être celui qui passait et traînait dans la rue, comme tous ceux qui passent et tournent au coin de la rue.

Bien sûr, l'homme, au pied de son immeuble, mort de froid, bien sûr l'enfant, pieds nus, qui tend les mains, bien sûr les centaines enroulés dans les poubelles du métro, tout ce théâtre vivant des corps, les tragédies invisibles qui se jouent dans nos villes, bien sûr tout ce spectaculaire qui nous enveloppe l'assurait de sa place ici-bas, le prévenait aussi et protégeait – lui disait : toi, tu es de ce côté des murs de la rue, du côté qui t'en préserve.

Mais c'était peut-être ce qui le maintenait à distance, et à distance de lui d'abord.

C'était il y a quelques années, il avait pris le train très tôt et revenait dans la ville, le matin à peine levé dans la gare déjà grouillante. Il s'était dirigé vers la sortie, l'une des immenses portes qui organisent le passage vers le dehors.

Il faisait déjà chaud, c'était au printemps, les premiers jours de ciel clair, d'aube moite.

Il attendait le bus, sans pensée, avec cette légère nausée quand on reprend pied sur le sol après des heures de train.

Le bus ne venait pas, ils étaient nombreux à attendre. Tout près, à dix mètres, un peu derrière lui, juste à gauche de la porte principale, il remarque un type, un vieillard en lambeaux, autant de couches de linge comme de peaux mortes, le visage tordu d'une étrange douleur comme d'une qui ne le quittait jamais.

Légèrement à côté de l'abribus, il croise le regard de ce vieillard. Sa douleur lui donnait une puissance étrange. Le vieux avait ce visage d'un de ces philosophes chiens, ceux qui insultaient les passants ou annonçaient la fin du monde tous les jours de toute leur vie, ceux qui parlaient seuls, à quelqu'un d'absent plutôt, ceux qui sont habillés dix ans d'une même veste, des mêmes chaussures, qui dorment sur les journaux de la veille investis d'un savoir sans objet, savent lire sur les mains ou dans les yeux, et toujours l'alcool dans le sang : non pour l'alcool, mais à cause de la faim diluée dans le sang.

Ce vieillard s'était retourné, son visage épuisé, simplement et définitivement détruit. Il s'était accroupi, lentement. Puis, sous la lumière pâle de ce matin, il avait baissé son pantalon et les yeux grands ouverts dans le vide, sans tristesse ni aucune émotion, il avait déféqué sur le sol.

Il avait fait cela en plein jour et sous le ciel, auprès des gens qui continuaient de passer à côté de lui sans le voir pour rejoindre la grande ville et les circulations, cet ordre avancé des choses.

Le bus était arrivé.

C'est ce jour-là, immédiatement, qu'il avait réalisé qu'on avait basculé dans autre chose, que c'était autre chose maintenant, et qu'on avait franchi un seuil – et que c'était sans retour. Le soir, il avait repensé à ceux qui étaient passés auprès

du vieillard. Il n'avait retenu aucun visage sans doute parce qu'il était l'un d'eux.

Il avait eu honte d'eux tous évidemment, mais surtout, il sentait sur lui un manque terrible, et c'est seulement plusieurs jours après, quand il avait dit l'image à d'autres qui avaient ri (d'un rire terrible qui avait redoublé la honte) : ce qui lui manquait par-dessus tout, qui aurait pu rendre cela acceptable, compréhensible, et sans quoi tout ceci était un immense trou dans lequel s'abîmait la ville autour, c'était le nom du vieillard, qu'il ne connaîtrait jamais.

ENFANCE [2] – LA FOI

En rentrant de l'école, enfant, il pensait à Dieu ; il y penserait longtemps. L'école était adossée à l'église, et la pensée était simple : dans les moments d'ennui qui était la qualité même du temps ces années-là, il n'avait qu'à lever la tête – par la fenêtre de l'école, la petite église de pierre noircie formait l'horizon.

La pensée avait eu le temps de grandir, de s'installer, de prendre une place. Il avait mesuré lentement cette pensée en lui, il la savait différente des autres enfants qui à cet âge pensent à Dieu comme à une histoire ou un devoir d'école. Lui avait de cette pensée la certitude de la décision, et loin des fables qu'on leur racontait, il avait pour Dieu la croyance d'un géographe pour la mer rien qu'en voyant le fleuve.

La pensée était incontestable, il la savait sûre à cause de la tristesse qui l'entourait. Dieu existait, puisque la pensée que Dieu existait s'était posée en lui chaque soir en rentrant de l'école. La pensée n'avait pas de forme, pas de contenu, pas d'image. Elle n'avait aucune conséquence, ni sur la conduite à tenir, ni sur la morale à envisager, ni même sur le sens des choses.

C'était comme pour les romans. On pouvait savoir la vie de l'auteur du livre, cela n'aidait pas à comprendre l'histoire, ni à l'aimer. Cela faisait rêver, un peu, sur la naissance de l'histoire, ou quand on savait l'auteur mort, on rêvait sur les histoires qu'il avait pu faire naître chez d'autres. Voilà tout.

La pensée avait duré toute l'enfance simplement. Puis elle avait pris durant l'adolescence les teintes de la colère parce que

cette vie n'était en rien liée à Dieu, et de la force à cause de la sauvagerie nue qui enveloppait désormais cette pensée.

Elle s'était nourrie de la colère et de la force quand dans l'adolescence, la vie autour manque, et que le désir de la vie augmente.

La pensée de Dieu s'était soudain mêlée à la colère et la force, et le manque – et le désir contre lui s'était levé comme un contrepoison. Du contrepoison, le désir contre Dieu possédait toutes les énergies, la fièvre d'abord, rapide, excessive, qui brûle. La fièvre était l'autre nom de ce qui naissait en lui, qui recouvrait tout comme une solitude.

Fatalement, la solitude n'avait laissé aucune chance à Dieu, et Dieu avait reculé en lui avant de s'effacer.

Il avait cru cela longtemps – que Dieu s'était éloigné –, mais maintenant, il savait bien que c'était autre chose, de plus considérable et définitif.

Seul maintenant, et pour toujours, il vivait maintenant avec la pensée qu'il était seul, ce qui rendait impossible la pensée de Dieu. Et puis, Dieu était dans les autres, et ces autres qui se disaient de Dieu étaient impossibles : ils suivaient la Loi comme une morale, quelques dogmes anciens en conduite à tenir pour les jours présents, l'enseignement d'une vie passée à justifier une vie bâtie de toutes pièces dans l'arbitraire d'une tradition inventée en d'autres lieux pour d'autres temps.

Seul, il voulait l'être d'autant plus si Dieu était dans ces autres, si Dieu était ces autres-là qu'il se refusait à être – et il refusait cela plus que la mort.

Quand on lui demandait plus tard s'il croyait en Dieu (dans la conversation, la question vient toujours, elle prend des

formes différentes, toutes plus ou moins obscènes, mais la question arrive toujours, parfois cachée par d'autres ; elle vient bien après celle de son nom, un peu avant celle de son désir), il avait su trouver une réponse.

Oui, Dieu avait existé, pourquoi le nier ? Et c'était certain, puisque la pensée l'avait peuplé enfant comme celle de la mer et des fleuves coulés vers elle. Puis Dieu avait cessé en lui, mais la pensée n'en avait pas été moins vraie, ou davantage fausse, seulement elle n'était plus là maintenant.

On ne comprenait pas bien.

C'était comme d'un amour perdu. On ne conclut pas à l'absence de l'amour après la fin d'un amour, on dit simplement : cela a eu lieu, et cela a fini. Ce qui commence après est une forme de deuil qui ne s'oublie jamais et marque le temps.

De l'enfance, il n'avait plus d'autre souvenir que l'ennui, et Dieu. Les souvenirs peu à peu se mêlaient. L'ennui, sa teinte d'oubli quand l'enfance se confond à un rêve obsédant, aberrant, troué, était la forme qu'avait pris Dieu en lui. Avec cette nuance de colère et de force qui s'était ajoutée, la vie avait fait de la pensée de Dieu une cicatrice dont il peinait à reconstruire l'accident et la blessure.

Devant les églises ensuite, l'hébétude dominait. Quand il entendait parler un homme de foi, il ne comprenait aucun de ses mots ; souvent il était heureux de ne pas en être. Ça parlait d'espérance, et jamais de colère ; et d'amour, dans leur bouche cela voulait dire pitié, quel écoëurement. Ça parlait de ciel, mais de la terre jamais, et il savait bien pourtant que là était Dieu, recouvert des poussières que nos villes ont accumulées sur lui. Et lui marchait sur la terre, qui dirait le

contraire ? Alors il savait où était la croyance et où le passé, de son enfance et de sa colère, il savait les sources et que les fleuves parfois s'enfoncent et que la mer vient de la pluie.

Désormais, quand il regardait le ciel, c'était pour la pluie, rien d'autre. Et la soif. Et les traces des avions qui se croisaient au point précis où.

Il n'attendait plus rien de Dieu, comme un homme n'attend rien de son enfance, ou un amant rien du corps de celle qui dort dans une autre ville, dans l'oubli de son nom, de son visage et de son corps.

S'il croisait des enfants, ou près du fleuve, il pensait à Dieu. C'était dans la colère que Dieu durait encore, et dans la force, dans l'équilibre fragile des forces qui parfois l'emportaient, mais toujours la solitude, toujours, qu'il piétinait, la terre et sa poussière, les fleuves emportés toujours plus loin des sources dans la soif.

LA LENTEUR

On lui reprochait souvent sa lenteur. Les gens qui le connaissaient mal lui en voulaient. Ils prenaient cela *personnellement* ; les gens qui le connaissaient mieux la toléraient, ce qui est pire sans doute. Chaque geste, chaque mot, chaque pensée lui prenaient le temps de l'exécuter. Lui aussi avait dû l'accepter à la longue. Cette lenteur était aussi la lenteur de l'apprendre.

Il avait compris peu à peu que ce n'était pas une question de durée. Simplement, la pensée en lui était en avance sur son corps. Le piège, c'est qu'on ne perçoit que le corps. À mesure que la lenteur s'imposait aux autres, la vie qui remuait en lui lentement se faisait plus vive – cela aussi, il avait fallu l'accepter, et le taire, malgré la violence.

Il avait appris des ruses. Dès lors, le plus souvent, il se taisait. Quand il fallait faire le geste, il le refusait, laissait un autre que lui, ou donnait l'impression qu'il ne le ferait pas : on le laissait tranquille. C'est ce qu'il cherchait : qu'on le laisse tranquille.

De cette lenteur, il tirait une sorte de position dans le monde qui l'isolait : une forme de retrait. Il ne le regrettait pas, il ne s'en réjouissait pas, il avait appris à habiter ce temps retard comme un espace où mieux percevoir les choses, un désir en puissance à chaque instant : chaque instant en devenir incessant, interminable et inachevé.

Les jours de grande chaleur étaient pour lui. Comme la chaleur ralentit tout, les pensées et les corps, la nuit le sommeil si lent à venir, et le jour les déplacements d'une ombre de la rue

à une autre, il savait, lui, habiter et la pensée et son corps, et la nuit lente et le jour plus lent encore : il savait, il étendait sur tout cela son empire.

Puisqu'il ne prenait jamais de vacances, ne quittait jamais cette ville, il empruntait les mêmes rues que la chaleur de l'été avait dépeuplées doublement : les gens de cette ville la quittent pour s'entasser sur des plages plus brûlantes encore ; les touristes qui la découvrent sont déçus : lui évoluait dans le marais des choses, ici, et pour l'unique fois de l'année, il était là.

Habituellement, sa lenteur était signe aux yeux des autres d'une absence. Il arrivait qu'on parle de lui en sa présence comme s'il n'était pas là. On évoquait devant lui les tâches qu'il devait faire, qu'il aurait déjà dû faire, et qu'il ne faisait pas ; il n'avait pas le temps de répondre. Il n'avait jamais le temps de répondre ni de faire, ni le temps d'avoir le temps.

Il pensait à cette expression qui traînait toujours autour de lui comme un lit défait avant la nuit : il n'a pas le temps. Il n'avait pas le temps d'avoir le temps, voilà ce qu'il pensait, mais il n'osait pas le dire.

Il jouissait d'une supériorité sur ceux qui l'entouraient : il voyait intensément le temps passer sans lui, il le voyait traverser les choses et emporter ceux qui le laissaient en arrière, et lui demeurait, lui le recevait après tous, et son corps qui allait venir dans le temps retard venait se déposer dans le creux des secondes qui s'étaient vidées, s'échappaient, étaient pour lui maintenant que tous s'en étaient servis et qu'il pouvait s'y installer de toute sa force.

Il avait un nom pour cela, qu'il gardait pour lui, et une image : la foudre au ralenti.

L'AMOUR [2] – LE TRAIN

Le train était parti à minuit vingt-sept, peut-être minuit trente-sept, il ne savait plus maintenant.

SON NOM

Souvent il l'oubliait. Quand on lui demandait, il le donnait avec un temps de retard. Il le lâchait plutôt, une concession accordée à l'organisation du monde. Son nom lâché comme à sa naissance on l'avait lâché sur lui.

Le nom qui l'avait nommé lui servait désormais à se nommer et c'était toujours pour lui chose étrange : se révéler aux autres par un nom si lointain : exister pour les autres quand dans ce nom il lui semblait si peu exister.

Quand on l'appelait aussi, dans la rue, il ne se retournait pas tout de suite, ce pouvait être le nom d'un autre, c'était d'ailleurs le nom d'autres.

D'autres que lui portaient aussi son prénom, et si d'autres que lui portent sans doute son nom, peut-être que d'autres portaient à la fois son prénom et son nom, comment savoir ?

Ce n'était pas le nom de famille le plus commun, et personne dans les dictionnaires ne le portait.

Personne dans l'histoire ne semble l'avoir porté.

Son prénom au contraire levait immédiatement cette banalité que possèdent tous les prénoms ici. Mais dans un autre pays, il savait bien qu'il était imprononçable, si tôt oublié ; et qu'il signait une appartenance à son pays mieux qu'une carte d'identité. Ce prénom n'avait pas d'équivalent ailleurs – sans doute dans un pays étranger il serait plus commode d'en changer. Il rêvait de vivre dans un pays étranger avec ce prénom imprononçable là-bas.

Son nom possédait des accents étrangers comme tous les noms, mais de quels pays ? Personne pour le dire. Il l'épelait quand pour des formalités administratives on lui demandait de l'énoncer clairement. C'était parce qu'il était capable de l'épeler rapidement qu'il savait que c'était son nom, et pour cette raison, on ne lui contestait jamais le droit de le porter.

Ce nom était celui de son père, de son grand-père, et plus haut encore, bien plus que le sien : ceux-là le portaient mieux, comme un visage. Lui portait son nom comme un manteau sous le soleil.

Il ne vivait pas dans la même ville qu'eux, son père, son grand-père, ces autres au même nom. C'est d'une rue à l'autre ici qu'il le faisait passer dans des rues que n'avait vu aucun de ceux qui ont porté ce nom. C'est pourquoi ce droit de le porter, bien souvent, lui semblait bien mal acquis.

Étrangement, et cela l'étonnait lui-même, jamais pourtant il n'aurait voulu le perdre ou l'échanger.

Pas seulement à cause des ennuis avec l'état civil, les papiers à remplir dont il ne serait jamais venu à bout, mais à cause de ce qui le liait à ce nom, et parce que plus sûrement ce nom le possédait.

Dans ses rêves il le portait aussi. Il s'en étonnait davantage.

Il ne passait jamais devant un monument aux morts sans s'arrêter et regarder de près les noms sur la pierre comme s'il cherchait le sien. Il ne s'y trouvait pas. Tous ses ancêtres auraient donc survécu ? Non, bien sûr : seulement ils n'étaient pas morts là. Ils n'étaient jamais morts là.

S'il trouvait le nom gravé sur la pierre des monuments, il y poserait peut-être la main comme on ferme les yeux d'un jeune

mort. Ou pour chercher le secret du nom, ce que le liait à ce nom, et qu'il ignorait.

LES PENSÉES [2] – LA POUSSIÈRE

Qu'il y avait du vent, parfois, qui apportait la poussière des déserts d'Afrique, la cendre chaude de pays lointains, des plus vieux pays du monde peuplés des plus jeunes hommes de la terre, que la poussière tombait rouge dans sa ville quand il pleuvait, que les gens râlaient parce qu'il fallait nettoyer la voiture, que cette poudre rouge restait sous les ongles, qu'on l'emportait chez soi peut-être.

LES MANIFESTANTS

Comme il vivait près d'une grande artère de cette ville, il les voyait souvent passer, les manifestants. Les pour ou les contre.

La tendresse qu'il éprouvait envers eux. Ceux qui réclamaient et se battaient, ceux qui s'acharnaient contre ceux qui jouissaient des privilèges accordés par ceux qui décident. C'était évidemment incompréhensible, et fatal. Penché à la fenêtre, il regardait cela passer : la fatalité et son aberration.

Il fallait autre chose.

Il y pensait souvent, penché à la fenêtre, sur eux.

Il reconnaissait sa propre faiblesse, sa lâcheté, sa colère morte, sans but. Parfois il enviait ceux qui savaient la conduire, mais c'était rare parce qu'il savait bien que non, que la colère est sans but et que là est sa vérité. Puis, tout ceci qui passerait affermissait la vague organisation du monde qui passait avec les manifestants comme ce qui les liait entre eux et les conduisait.

Il aurait voulu des sociétés secrètes plutôt, et entendre de près les paroles secrètes des complots.

Dans les manifestations, tous hurlaient en même temps des slogans que quelques-uns prononçaient à haute voix dans les haut-parleurs. Il regardait comment cela faisait, de hurler à l'unisson pour se défaire de sa voix, mais fort, si fort. De crier ensemble qu'on est ensemble, et de s'annuler soi-même, se mêler. Il regardait avec tendresse ces gens qui choisissaient de participer à ce qui est plus fort qu'eux seuls.

Bien sûr, parfois il avait si honte.

Mais en général, tout cela paraissait inoffensif.

Chaque samedi, les manifestants hurlaient les mêmes slogans, d'un bord à l'autre. Ils occupaient le terrain, à tour de rôle. Le terrain, d'un samedi à l'autre, était bien trop défiguré pour qu'on puisse finalement savoir à qui il appartenait, ni même ce qu'il définissait comme bornes ou comme usage.

Le soir, les papiers sur le sol dans l'air tremblé des cris disparus (il fallait bien rentrer), jonchaient en désordre comme après une débâcle et prenaient toute la place – mais il n'y avait eu ni combat ni cadavre.

C'était alors qu'il aimait sortir remuer la poussière et les papiers déchirés sur les trottoirs, les mots qui se formaient seuls, les affiches arrachées à moitié, les étranges visages qui se laissaient voir derrière, ces reflets véritables, des miroirs qui persistaient et auxquels il tournait le dos pendant qu'il traînait dans les rues. Les Pensées [3] – Le passé

Le passé est comme le malheur, il est partout (et contre le passé comme contre le malheur : il faudrait exercer sa puissance et s'en aller ailleurs.)

LA CHALEUR, LE SILENCE, LA SOLITUDE

À la mort de Georges Orwell, on raconte qu'on a retrouvé un papier plié en quatre dans ses affaires. Sur le papier était écrit de sa main :

- « *Dans le futur, tout sera climatisé;*
- « *il y aura de la musique partout;*
- « *on ne sera jamais seul.»*

Il ignorait si c'était vrai.

Il ne savait pas de quel futur il était question, si c'était maintenant, si tout avait déjà passé, si cela était arriver.

Il ne savait pas si c'était un vœu ou une condamnation.

Il espérait que ce n'était pas un plan.

Il pensait que c'était là le dernier mot qu'Orwell avait écrit juste avant de mourir.

Il croyait parfois que c'était l'écriture de ce mot qui l'avait terrassé, et cette image avait remplacé l'idée que tout ceci pouvait être une légende.

LES PENSÉES [4] – TRAFICS

Qu'on savait pourquoi le monde s'organise selon la loi de l'offre & de la demande : le deuxième commerce du monde est le trafic de drogue, derrière le trafic d'armes ; on a de ces raffinements.

LA MUSIQUE

Il ne se l'expliquait pas, cet abri de la musique.

Comment elle le sauvait et de quoi, il l'ignorait aussi. Autant il détestait au-delà du raisonnable celle qu'on faisait passer dans les magasins ou les parkings souterrains (la ville est un parking souterrain avec de temps en temps un peu de ciel), autant la musique qu'il choisissait et écoutait dans ses oreilles le protégeait si bien qu'il ne savait faire sans elle.

Oui, impossible de sortir sans elle – au risque d'être désarmé, sans protection, et la ville, autour, vide, vidée plutôt : les corps évoluant à ses yeux sans raison ou mus par des forces sans logiques et grotesques, dérisoires, tristes ou errants. Ainsi pendaient de ses oreilles ces deux minces fils noirs reliés à sa musique, et la musique, assez forte en lui, était son refuge qui réglait sans qu'il en prît conscience son pas, et ce qui équilibre ses trajets, le monde lui-même, le rythme du vent sur sa peau, et le ballet des corps longeant la surface de cette ville selon l'ordre établi par la musique en lui.

La musique recouvrait pour lui seul les contours de la ville : dessinait selon le bruit au-dedans de lui des imaginaires féroces pour lui seul, ou d'une douceur dont lui seul pouvait jouir. Dans les salles d'attente, dans les rues, dans les magasins et les parkings souterrains, la musique à ses oreilles recomposait le réel.

Bien sûr qu'elle l'isolait, elle était même faite pour cela, car pour lui seul.

Quand il faisait grand froid – sa haine du froid était immense –, la musique devait être plus forte encore, évidemment. Et dans la chaleur terrible des mois sans vent, il avait bien besoin de ces musiques minimales, répétitives, des boucles dans lesquelles s'installer, interminablement, et conjurer le monde hostile.

Finalement, il avait appris à aimer la musique pour autre chose qu'elle-même : plutôt pour l'usage qu'il pouvait en faire au-dehors, dans les rues, les salles d'attente, les parkings.

C'était le premier geste quand il rentrait chez lui : que la musique emplisse l'espace de la chambre, sinon la chambre n'existait pas. Il y avait des musiques pour dedans comme il y en avait pour le froid, ou la chaleur, et des musiques pour le soir, d'autres pour l'insomnie aussi, qui l'accompagnaient ou la provoquaient.

Quand il fallait aller dans tels quartiers, il y avait des musiques aussi. Il prenait soin de les choisir. Et quand il fallait accomplir telle tâche, c'était telle musique qui en lui le soutenait, déclenchait aussi le mécanisme du corps qui allait l'effectuer – sauf pour l'amour, qui ne supportait que le silence total, et le noir.

LES PENSÉES [5] – LA PAIX

Tant qu'il y avait la paix, il y avait l'attente que quelque chose de réel pouvait finir par nous arriver.

Quand viendrait la guerre enfin, on saurait que la paix et l'attente n'avaient pas été vaines.

LA PHOTOGRAPHIE

Autre chose le laissait sans protection au milieu de cette ville : quand il était sans appareil photo. Longtemps, un minuscule qu'il glissait dans sa poche ne le quittait jamais. Puis, c'était directement son téléphone qui ne lui servait plus qu'à cela : saisir à la volée ce qui volait et l'entourait sans quoi lui-même évoluait inutilement entre chaque chose qui allaient pour retomber inertes à ses pieds.

Il suffisait qu'il l'oublie chez lui pour que manque autour la densité du temps passé dehors, du temps inutile désormais qu'il allait, dehors, sans pouvoir le retenir et que chaque minute faisait passer sous ses yeux ce qu'il ne verrait plus jamais. Parfois l'appareil s'épuisait entre ses doigts, et c'était pire : il le tendait sur ces choses autour de lui, et rien. À en pleurer vraiment.

Il avait appris à voir la ville : prendre autour de lui ce qui passait pour qu'en surgissent la ville et le temps passé en elle. Prendre tout. Mais pas n'importe quoi. Prendre ces déraillements invisibles du réel qui l'exaucent, ces imperceptibles déplacements de formes et de figures qui déplacent sa perception ou sa densité et la soulèvent, faisait levier entre lui et la réalité. Des tremblés du réel d'autant plus tremblés qu'entre ces mains imprécises et à cause du froid qu'il faisait souvent ici – et qu'il avait tant en horreur –, à cause surtout de la très faible qualité de l'appareil, c'était tremblé que le réel apparaissait toujours.

L'appareil produisait des images pauvres, mais il ne cherchait rien dans l'image – au contraire, tout tenait au cadre. Dans le

cadre la position du regard et le découpage du réel. Dans le cadre toute l'énergie de celui qui l'arrachait au cadre plus vaste d'où il venait. Dans le cadre enfin déposé comme un reste du réel ce réel qui donnait à voir l'absence de tout ce qui autour continue.

Alors très vite c'était devenu une façon d'avancer ici-bas au près du réel pour en peupler le manque : plutôt de s'en affranchir et de se dire *ce n'est pas le réel qui fait défaut*, c'est le regard. Du regard posé partout ainsi, non pour fouiller ou pour documenter, non, mais pour vérifier l'excès de réel partout, il en avait fait sa règle, dérisoire, étrange et secrète.

C'était une inscription sur un mur à l'entrée d'une impasse, un de ces graffs terribles qui réécrivent le monde à la surface même de l'écriture normée du monde : il s'en souvenait bien, de la première photo. Puis, descendant dans le métro, c'était une affiche arrachée qui laissait voir une affiche derrière elle arrachée aussi, laissant voir derrière elle une autre, et ainsi de suite, on ne pouvait pas compter les peaux mortes qui se succédaient et finissaient par laisser voir la véritable image de cette ville toujours en recherche d'elle-même et dont le passé semblait cette imminence infiniment retardée qu'on cherchait sous ses dépôts, oui plus qu'une allégorie, sa chair même, éventrée évidemment, obscène puisque si désirable. C'était la deuxième photo qui commençait l'infinie série. Ensuite, c'était chaque jour ainsi. La ville en possédait mille et mille, d'images comme celles-ci qui la nommaient entièrement. Ce serait inépuisable. Lui les recueillerait. Il en avait accepté la tâche.

Les lettres sur les murs, les lumières qui tombaient ici ou là pour fabriquer des ombres, des morceaux de ciel entre deux immeubles sales, des tours levées contre le ciel, des rues

étroites comme des couloirs, le soir très noir, des panneaux abattus, des beautés singulières, des monstres d'images sans auteur que le hasard avait précisément posées là : folies qui semblaient pourtant d'une nécessité vitale et réglée comme une loi naturelle. Tous les jours la ville livrée en pâture.

Cela avait fini par lui tenir lieu de journal : chaque jour, deux ou trois de ces images, qu'il tirait sur du papier carré. Du temps brut. La seule trace tangible que le temps avait passé sur lui. La preuve, il avait été celui qui en face de cela s'était tenu.

Car sur chaque image, il y avait celle, invisible, de celui qui s'était tenu derrière elle pour la saisir, et c'était lui – juste image – invisible – de son propre passé déroulé jusqu'à maintenant d'où il le percevait.

La seule chose qu'il ne pouvait pas prendre : des visages. Il ne savait pas pourquoi.

Bien sûr, comme la musique, l'appareil le tenait à distance du monde. Entre lui et le réel, il y avait toujours cela qui faisait écran. Mais, comme la musique, c'était cet écran qui doublait l'expérience du réel. Qui intensifiait la joie de la séparation. Oui, sans cela, pire que désarmé, il devenait une chose au milieu des choses, incapable de voir ou d'éprouver.

Évidemment, c'était toujours quand il était désarmé – l'appareil épuisé – qu'autour de lui les signes affluaient plus féroces et majestueux, et les monstruosité plus monstrueuses, les beautés plus terribles, le sublime des collusions entre le hasard et la main de l'homme, l'effarement. Peut-être que c'est parce que, *sans*, son regard plus affûté encore à l'égard de ce

qu'il allait manquer ne manquait rien. *Sans appareil*, il possédait déjà la nostalgie de l'événement à venir.

Plus tard, il revenait avec l'appareil dans les mêmes lieux où il avait vu le temps se charger d'une intensité terrible : et rien ne se passait, évidemment. Que l'attente stupide qu'à force de provoquer il faisait fuir. Il prenait une photo pourtant, pour vérifier l'absence du signe : celle-ci, il ne la manquait jamais.

En général, la photo vérifiait quelque chose comme le monde. Devant elle ensuite, au repos du monde, en retrait du signe quand il le laissait s'afficher sur l'écran de l'ordinateur, ça s'échappait, tout s'échappait. Ce n'était pas ce qui comptait. Ce qui comptait, c'était quand il tendait les bras pour prendre – ou plutôt, la seconde avant, quand il apercevait le signe : ou plutôt, puisqu'il ne voyait jamais le signe, c'était juste avant, lorsqu'il croyait le voir et allait s'en saisir, intercepter le signe qu'il désirait voir. Ainsi de suite, le temps reculé jusqu'à une naissance sans origine.

Le signe se logeait entre le moment où il regardait et l'instant saisi ; il savait cela, qu'il n'y avait rien de décisif là, seulement un déséquilibre et des intersections, le réel comme la fuite d'animaux effrayés quand, à mille pas, on ose à peine respirer.

Puis il y avait d'autres moments, des moments qu'il choisissait : des moments où il laissait volontairement l'appareil photo dans son sac ou chez lui. C'étaient d'autres moments laissés passés devant lui et auxquels il faisait grâce – à qui ces moments lui faisaient grâce aussi. Parce que dans ces moments particulièrement sacrifiés, ce qu'il sacrifiait était le temps lui-même accordé à ces moments éprouvés dans le

manque futur – et qu'à ce manque il se livrait entièrement dans l'instant. Ces moments, il ne les revivrait plus jamais, n'en posséderait jamais l'image. C'était comme le contraire d'un sacrifice : la vie accordée à la sauvagerie du temps.

À choisir entre le souvenir d'une expérience qu'il n'avait pas vécue en la tenant à distance de l'appareil, et le manque d'un temps profondément éprouvé, mais qui ne laissait aucune trace, est-ce le sacrifice de l'un pour l'autre, ou de l'un par l'autre, il ne tranchait pas. Il accordait à ces moments la douleur et la joie en pure perte ; ces moments étaient les plus sacrés, où la beauté pouvait le terrasser.

SOUFFLER

L'instrument n'appartenait pas à son grand-père, ni à son oncle, ni à aucun de ses ancêtres. Personne parmi eux n'avait jamais été musicien : ou dans le silence et la solitude inavouable. Lui avait appris très tard ce désir. Ce désir de la musique lui venait peut-être de son silence et de sa solitude. Il ne savait pas. Mais un soir plus noir qu'un autre, un soir d'enfance, d'insomnie et de peur, il avait trouvé le désir de la musique là où ses ancêtres avaient fini par trouver le sommeil. Le lendemain, c'était décidé.

Il avait choisi cet instrument à cause de sa couleur et de sa forme : parce qu'il ressemblait à un animal aussi. Et parce que les sons qu'on lui arrachait ne ressemblaient à rien. Quand il posa les mains sur lui, il savait que c'était une part de son corps qui le prolongeait.

Il jouait longtemps jusqu'aux lèvres en sang. Il ne s'arrêtait de souffler qu'avec le goût du sang. C'était d'abord des années à seulement essayer de trouver la justesse d'une seule note. Et puis poser les doigts ensuite.

Il n'en jouait que seul, et presque dans le noir, à cause de la solitude et du silence attaché à la nuit.

La musique, il savait la déchiffrer sur la page, mais avec un étrange retard qui mettait tous ces enseignants au supplice. Lui faisait tous les efforts du monde. Ils n'étaient jamais suffisants. Les enseignants avaient cessé de lui expliquer le temps. Il serait toujours en retard. Lui soufflerait obstinément avec ce quart de temps en retard.

Le bois noir avait été sculpté il y a longtemps, et transmis d'inconnu en inconnu jusqu'à lui, il n'y pensait jamais. Il l'avait trouvé dans le premier magasin de musique rencontré, rue de Rome. C'était son premier instrument, qui restera le seul. Quand il passait rue de Rome, il y pensait.

Du jour au lendemain, sans raison, il n'avait plus touché à l'instrument. Demain, peut-être. Demain avait duré dix ans. Dix ans plus tard, il fallait tout réapprendre. Il comprit pourquoi il avait attendu : pour tout réapprendre. Son corps était lourd sur l'instrument, ses doigts ne répondaient plus, son souffle trop court, la justesse du son perdu.

Des nuits, il recommença.

C'était de nouveau son corps qu'il cherchait et qu'il finit par trouver dans le goût du sang et les crispations des doigts.

Quand il jouait, il pouvait commencer à dire, à travers cette voix sans mot et sans syllabe, la nuit et son propre silence. Il disait mon souffle n'est pas le mien, il passe dans l'instrument pour ne plus jamais revenir. Il disait la nuit n'est qu'un trou où je peux souffler tant que je peux la poussière de mon corps. Il disait encore, à s'en épuiser les doigts et le sang, le silence qui s'échappe de moi porte toutes les années passées à le chercher comme un fou.

L'ENFANCE {3} – VEILLER

Veiller aussi tard que possible, garder les yeux ouverts jusqu'au sommeil qui emporte sans qu'on le sache, jusqu'à l'effondrement. Des images de carnage à l'infini pour mieux entrer dans le sommeil.

L'ORAGE

Ce soir-là il était resté à la fenêtre pour le regarder. Il n'était pas le seul. Dans les immeubles de la ville, on avait même laissé les enfants regarder par la fenêtre à cette heure avancée de la nuit. Peut-être qu'on les avait oubliés, les yeux fixés dehors sur ce qui tombait comme des éclats de verre étincelants dans le noir.

Et puis le bruit.

Nu dans la chaleur de la chambre, cet hiver-là précisément, commençait l'oubli de la chambre et de la chaleur, et comme toute cette ville, il s'est toute la nuit perdu dans les éclats de verre étincelants de l'orage d'hiver. Ils étaient si rares. Est-ce qu'on avait déjà connu le tonnerre et les éclairs, en décembre ? On oublia alors l'hiver et l'étrangeté des temps, on oublia le tonnerre et les éclairs et décembre, et on regardait la force du ciel dans la lumière brute des origines.

Devant un orage comme celui-là, on est comme devant un cadavre. Devant un cadavre, on ne pense pas. Un cadavre est à lui-même son propre but. Et face à lui, on est soi-même devant son propre regard. Devant un orage comme celui-là, on est la pensée face au cadavre.

Des cités millénaires ont rêvé devant de tels orages. Sans doute les cités millénaires sont-elles nées de ces rêveries, et tombées d'avoir pris le temps de regarder, une nuit, de tels orages – tandis que les ennemis profitent de ce moment d'oubli au pied des murailles pour prendre d'assaut les civilisations

bientôt en poussière. Et sur ces légendes aussi cet orage était tombé.

Le bruit du tonnerre frappait la vitre en même temps que la foudre. L'orage ne faisait que s'approcher : et s'approcher encore. On était sous l'orage et pourtant, on avait la sensation qu'il s'approchait encore. Il y avait eu ce moment où le tonnerre avait soudain précédé l'éclair. Et puis, c'était le jour fait sur la nuit à force d'échos et d'éclats, c'était l'éclat du jour et c'était la nuit immense juste après. C'était deux heures du matin comme pour toujours.

On regardait.

On espérait que cela ne finirait jamais. Et à chaque coup de tonnerre, on était soulagé que ce fût le dernier. Ce n'était jamais le dernier. Il en venait toujours un autre, plus fort, qui tombait plus droit encore, et perçait plus profond dans les origines où il prenait sa force.

Les éclairs semblaient surgir de la terre et ce n'était plus la force du ciel qui tombait, mais le ciel frappé par la foudre.

Lui regardait cette nuit-là. La pluie tombait de si haut. Il voulait tout regarder à la fois.

Il ne pensait pas à ceux qui regardaient l'orage cette nuit-là en même temps que lui, les bêtes et les enfants, mais il pensait à ceux qui avaient regardé autrefois des orages de cette force. Ceux-là n'avaient vu ni les villes de notre siècle ni les corps déformés de nos générations, et lui n'avait vu ni les forêts d'autrefois ni les montagnes intactes avant d'être creusées par

les routes : mais cet orage-là, au moins, on le partageait à distance des siècles.

C'est cela qu'il regardait : l'orage sur Rome et sur Tenochtitlan, sur Chang'an ou sur Aksoum. L'orage tombait avec le poids des siècles passés, plus lourd des villes anciennes ravagées, et dans la joie de cataclysmes futurs, ces cités des millénaires à venir qui restaient encore à engloutir.

LES PENSÉES [6] – L'ABSENT

Qu'on passe plus de temps aux yeux des autres absents qu'en leur présence nous permet de les retrouver sains et saufs ; c'est ce qui explique la nuit qu'on soit seul.

ENFANCE [4] – LE VISAGE DES MORTS

La pièce est sombre et le soleil brûle dehors les jours les plus chauds de l'été. Il s'en souvenait comme d'un rêve – c'était sans doute un rêve. Il ne savait pas pourquoi il était seul dans cette pièce.

Quand il faisait chaud des années plus tard, la solitude immédiatement montait en lui comme l'odeur de la terre brûlée, de l'enfance perdue et de la vieillesse qui embaumait la chambre.

Il est seul dans cette pièce aux rideaux tirés, à l'odeur de pommades, il a peut-être cinq ans et l'homme endormi dans le lit respire par à coup. Dehors, les adultes parlent fort. Il est seul devant le grand lit en bois dans lequel un homme dort épuisé par toute une vie.

Il aura toujours cinq ans devant le cadavre d'un homme vivant.

Lui voudrait être dehors, courir, jeter des cailloux sur les oiseaux, voler les figues sur l'arbre, être avec les autres enfants qui jouent, qui volent toutes les figues sans doute pendant que lui, ici, sans savoir pourquoi, reste immobile devant le vieillard mourant, il pense qu'il est puni. Il ne se souvient pas d'avoir fait quelque chose de mal. Il attend. Il attend simplement qu'on le délivre de sa punition, alors pour tuer le temps il commence à regarder le visage de l'homme allongé dans le lit, les yeux à demi fermés et qui respire parfois.

On l'a peut-être oublié ici. Il ne se souvient pas d'être ici entré, peut-être s'est-il perdu dans la maison et retrouvé ici, par hasard ; peut-être qu'il était venu avec les adultes qui sont

partis sans lui. Il n'est pas capable de sortir de la pièce ni de parler ; il se tait, il se souvient qu'on lui a dit que dans cette pièce il fallait parler doucement ; il regarde, et plus il attend, plus il regarde, plus la chaleur monte, plus l'ennui se fait, plus il regarde le visage de l'homme allongé dans le grand lit.

Bientôt on viendra le chercher ; on l'avait oublié : il fallait nous dire que tu étais là, viens maintenant, va jouer avec les autres, il faut qu'il se repose. Peut-être avait-il été seul avec le vieillard quelques minutes à peine. Dans son souvenir, c'est plusieurs heures qu'il était resté là, immobile et scrutant, cherchant et cherchant encore dans les traits du visage quelque chose qui y était enfermé, suivant lignes à lignes d'une cerne à l'autre le grand récit d'une vie achevée, et attaché à l'horreur de ce visage, la splendeur du secret qui soudain se descellait et qu'il comprit plus tard, et qui nommait la mort.

Le vieillard dans ce lit était magnifique et tremblant, son visage ne ressemblait à rien de connu, mais devenait peu à peu dans son regard d'enfant la forme même d'un visage idéal, un masque qu'il fallait bien porter un soir, ou un jour brûlant comme celui-là, un masque qui dirait plus que le visage la nudité du corps quand il est désarmé face au temps. Lui, devant ce vieillard, lisait sur ce visage.

Car ce qu'il apprenait avec ce visage, c'était aussi le geste de la lecture, et combien ce geste relevait de part en part du silence, du secret, de l'horreur et de la splendeur, de la solitude et de l'oubli, de tout ce qui traverse l'enfance aussi, de l'ennui, de la ligne courbe qui revient sur elle-même, du rêve des vies perdues et inaccomplies, d'un souvenir qui est peut-être inventé.

Dans ces minutes qui allaient devenir en lui des heures, le sentiment de la punition se confondait à la peur de commettre

ici une faute, celle de voir ce qu'il ne devait pas voir ; mais pour cela il regardait davantage et plus féroce encore. La férocité du regard s'aiguissait sous les yeux fermés de l'homme allongé : rien de plus terrible et de plus beau de voir de si près quelqu'un qui ne sait pas qu'il est vu. Cette jouissance allait aussi être une leçon qu'il saurait garder.

Il est malade, lui avait-on dit doucement quand on l'avait surpris là et qu'on lui avait demandé d'aller dehors jouer avec les autres. Il est malade, il dort, il se repose.

En regardant une dernière fois avant de quitter la pièce, il s'aperçut que les yeux à demi-fermés du vieillard pouvait aussi être à demi-ouverts, et cette entr'ouverture le laissa plus terrifié que tout.

L'image lui revenait les après-midis de grande chaleur, dans les pièces aux lourds rideaux tirés, ou quand il saisissait le regard dans la rue des vieillards, ou à travers quelques-uns de ces rêves, et quand il croisait par hasard son regard sur la vitre. La sensation attachée à cette image ne durait jamais, et il l'oubliait vite. Quand elle revenait, elle était irréfutable.

Il ne savait tout à fait dire ce qui s'était joué là, sinon que toute une vie passée soudain se livrait ici au seuil de la sienne qui commençait : et que la mort est lente aussi, et qu'elle porte ce visage nu, et que la vie s'achève dans la chaleur de l'enfance.

Les visages sont toujours ceux des morts, se disait-il parfois : les vivants les empruntent parfois. Dans la chambre d'un mort, le silence que l'on garde n'est pas pour la mort, mais pour la vie. Il se disait aussi, plus rarement, mais plus sûrement : mon visage de vieillard est la seule chose que je posséderai jamais. Le Cimetière

Il faisait parfois ce détour.

Voir les tombes, les noms, les dates. Respirer la poussière ici, et marcher dans les allées sans but qui toutes finissent par déboucher sur une porte ouverte dans la ville. Ici, il marchait plus lentement ; ici, les chats sont sauvages et les hommes rares. Il y avait plus souvent de vieilles femmes aussi sauvages que des chats, aussi mortes que la plupart des corps en poussière ici. Lui ne faisait que passer.

Et puis, il aimait lire sur la plupart des pierres la simple phrase qu'on y avait gravée. Il imaginait le temps passé pour les vivants à construire ces phrases de quelques mots qui resteront lisibles pour l'éternité des vivants et la solitude des morts. Il rêvait devant ces phrases où aurait dû se déposer l'absolue singularité de soi devant le scandale de la vie et celui de la mort : et pourtant ces phrases étaient les mêmes partout.

Il y a des corps d'enfant ici : des cadavres nés après lui et morts déjà – ses propres dates formaient comme des parenthèses qui entouraient ces corps. Il marchait auprès de cela aussi.

Il croisait parfois ceux dont le travail est de creuser les trous ; l'antique travail. Il surprenait les conversations banales et les rires. Il croisait tout près ceux qui viennent d'enterrer leur amour, leur enfant, leur père, et qui ne savent pas qu'ils sont morts eux aussi, morts plus sûrement.

Il aimait respirer dans le vent la poussière de ces poussières qui l'entouraient.

Il aimait par-dessus tout la couleur de la terre ici. Et il aimait le vent qui s'engouffrait là pour tout emporter.

Oui, il venait pour cela : ce détour qu'il faisait pour rentrer chez lui.

L'INSOMNIE

Ce n'est pas le milieu de la nuit, ce n'est peut-être même pas la nuit. De cette heure, on n'a aucune certitude. C'est entre trois heures et quatre heures à l'horloge : ce moment qui n'appartient ni au soir ni au matin, ni à la veille ni au lendemain. Mais c'est l'heure où fatalement chaque nuit ou presque il se dressait de son lit.

Le sommeil bien sûr y est introuvable. Il regardait par la fenêtre pour ne rien voir que cette nuit semblable à elle-même toujours, comme si elle ne durait pas, comme si elle n'allait pas elle aussi finir par tomber. Lui, au milieu de la chambre, dans l'oubli de son rêve, gardait les yeux ouverts.

Ce pli de la nuit est une autre solitude. À cette heure, il savait bien qu'il était seul les yeux ouverts sur cette heure – que ceux qui comme lui étaient réveillés demeureraient seuls aussi tout comme lui. L'insomnie est ce privilège qui arrache un peu de vie sur le sommeil des foules : lui regardait les minutes passer lentement à travers cette solitude inutile et noire.

À la radio, on a abandonné ces heures aussi. Toute une vie automatique mimant celle du jour : la musique lancée, pourquoi l'arrêter ? Il y a ceux qui parlent dans la radio : ceux qui travaillent la nuit et qui le jour dorment : triche. Eux ne comptent pas. Ils ne savent pas ce qu'est cette heure, ce pli de la nuit qui n'existe jamais pour les vivants du jour.

Il pouvait enfiler son manteau et marcher dehors, dans les rues abandonnées, les commerces fermés – mais à quoi bon ? Il le faisait quand la douceur du soir avait résisté à ces heures.

La ville comme avant la bataille, comme après la bataille : la ville comme une solitude aussi.

À cette heure de la nuit, il n'y a que des rats, des chats, ou des monstres, et des hommes comme lui, qui promène leurs solitudes en laisse avec un chien.

Quand de l'autre côté du trottoir un autre homme marchait du même pas que lui, promenant ce chien et son ennui – ou son seul désir d'aller dans les rues qui n'en sont pas encore, cherchant l'endroit où la nuit tombe et le désir d'avoir peur –, on savait bien ce qu'on partageait, pas besoin de se saluer. On s'évitait même, pour ne pas soi-même se voir dans cette solitude orgueilleuse d'être ceux qui arrachaient à la vie quelques heures auxquelles les autres avaient renoncé.

L'insomnie est fidèle. Elle lui revenait à heure fixe, vers la demie de trois heures, un peu avant : il y avait peut-être un sens à tout cela, un appel. Il ne voulait pas le savoir évidemment. Dans sa chambre la plupart du temps, il gardait les yeux ouverts. Il lui arrivait de noter l'heure exacte, et de consigner l'ennui. Il lui arrivait de remplir son journal. Il lui arrivait surtout les pensées insistantes qui lui révélaient sa présence ici-bas.

Car c'était dans ces heures qu'il était le plus précis à lui-même. Dans cette fatigue impossible à satisfaire, et dans cette veille flottante, délivré des obligations sociales et des autres, délivré du temps à faire, du temps à venir, délivré de la faim et de la tâche de vivre, il percevait plus clairement le sentiment de son existence.

Il savait alors qu'il ne dormirait plus de la nuit, il avait l'impression qu'il ne trouverait plus le sommeil de sa vie

entière, il avait compris, il savait enfin ce qu'il était et ce vers quoi il allait : tout était là.

Alors quand il se réveillait de nouveau, trois heures plus tard, la tête posée sur son journal à moitié écrit, il se maudissait d'avoir tout oublié.

LE SILENCE

Il pouvait se taire pendant des jours. Parfois ne voir personne, c'était possible. Alors il ne disait rien : à qui ? Simplement, il se taisait. Il allait dans sa vie ces jours-là sans aucun mot devant lui. Ce n'était ni une décision ni une douleur, seulement il ne parlait pas. Pendant des jours, le silence était autour de lui comme son corps.

C'est quand ensuite il devait parler – on devait finir inmanquablement par parler dans cette vie-là – qu'il réalisait le silence gardé ces jours, et la tranquille possibilité de ce retrait en lui.

Garder le silence : est-ce l'expression juste ? Il en doutait. Car il ne gardait pas le silence : non, simplement, il lui arrivait de n'avoir à croiser personne, ni rien à dire. Le soleil se levait entièrement et se couchait sur tout ce silence qui n'avait pas plus d'utilité que la parole. Ni lui ni le silence ne gardait rien ni personne. Au contraire : quelque chose se libérait lentement, il ne savait pas quoi.

Puis, quand la tâche de parler revenait, c'était sans oubli apparent, tout revenait, les mots et la manière de les donner ou de les retenir, et le sens qui échappait ou qui précisait ; il se faisait comprendre, et il comprenait. Qui aurait pu savoir ?

Même lui pouvait se poser la question : avait-il si longtemps été silencieux ? Il ne pouvait pas dater : et quand il devait parler, tout à la tâche à nouveau de donner le change, cela passait. Peut-être à présent n'aurait-il plus jamais à être silencieux, qui sait ? Ça ne tardait jamais : il rentrait un jour chez lui, et n'avait plus à prononcer un mot ; il se taisait de nouveau pendant des jours.

Est-ce qu'il parlait en lui-même ? Est-ce qu'il se posait des questions, lui qui n'en posait jamais ? Difficile de savoir, et pour lui-même, c'était énigme. Comme était énigme le souvenir des jours silencieux. Énigme encore les derniers mots avant le silence.

Il savait bien qu'il dérogeait à l'ordre habituel des choses. Que le silence n'était pas vraiment le propre de l'homme. Qu'il y avait un soupçon derrière le silence. Que perçait en lui la possibilité irréversible de s'y réfugier. Il y pensait parfois. Et puis, on s'adressait à lui, ou il devait s'adresser à quelqu'un, et tout recommençait : il parlait. Le propre de l'homme ne l'avait pas quitté finalement.

Mais pourtant, c'était là, en lui. Quelque chose poussait en lui qui n'avait aucune prise et semblait inoffensif : dans le silence se déroulait un autre temps, une lenteur neuve, une précision plus simple de la réalité.

C'était une erreur, il le savait bien ; le risque que portait le silence, s'il devait s'installer, était considérable. Mais enfin, comment faire ? Comment faisaient les autres, une fois la porte de chez eux fermée, la chambre devant eux là sans rien d'autre que des draps défaits et l'odeur du tabac froid et du café ? C'était pour cela peut-être que les autres ne vivaient pas seuls : pour ne pas avoir devant eux quand la porte était fermée, avec le spectacle des draps défaits ce silence retombé sur l'odeur du tabac froid. Mais est-ce qu'on vit avec un autre pour conjurer le silence ? Était-ce une raison suffisante ?

Impossible de savoir : se posait-il ces questions ?

C'était retors. Car il y avait grand danger aussi à affronter le silence pour le briser. Il les voyait, ces types dans la rue, ceux qui parlaient à voix haute et forte à d'autres qu'eux, mais

invisibles, ceux qui dans le métro hurlaient à leurs compagnons intérieurs des insultes dans des langues impossibles : et tous, autour, ceux qui dans les métros rentraient chez eux, qui détournaient les regards. On savait bien, tous, ce qu'il en coûtait de parler dans le silence. On savait bien qu'il fallait s'en préserver : et fermer la porte de chez soi sur le spectacle de solitudes partagées entre lesquels le silence pouvait passer dans les mots.

Lui, il regardait également les types qui parlaient seuls à hautes voix et les types qui rentraient chez eux partager leur solitude avec femmes et enfants : lui, il rentrait affronter sa solitude en silence.

L'AMOUR [3] – LA FORCE

La onzième Arcane du tarot représentait une femme debout, tenant doucement entre ses mains la gueule d'un lion à demi-ouverte : il y songeait souvent.

LE CIEL

C'était souvent qu'il regardait le ciel. Sans croyance, sans espoir : c'était justement un geste qui le délivrait de toute croyance et de tout espoir. Il n'y en avait finalement pas tant, ces gestes inutiles.

Du ciel, il y avait tellement de leçons à tirer. Des banales – que tout change aussi rapidement que le plus parfait agencement de nuages –, et des mystérieuses – l'instant précis où la nuit devient le jour : cet instant qui n'existe pas. D'autres leçons encore, chaque matin en apportait une, et d'abord celle-ci : que chaque matin apportait un ciel neuf et toujours semblable. Les leçons banales étaient aussi les plus mystérieuses.

Regarder le ciel ne consolait pas de la terre ; regarder le ciel ne remplaçait aucune tâche. Regarder le ciel ne demandait aucun effort. Regarder le ciel, ce n'était pas à proprement parler regarder quelque chose. Alors c'est peut-être pour toutes ces raisons que regarder le ciel revêtait pour lui une telle importance.

Dans regarder le ciel, il y avait aussi le plus vieux geste du monde – le premier, avec gratter la terre de ses mains. Regarder le ciel était peut-être aussi le dernier geste du monde, juste avant qu'une main se pose et ferme les yeux et que la terre recouvre le visage. Il est vrai qu'on mourrait sous un toit maintenant et cela expliquait sans doute bien des choses dans l'ordre égaré du monde.

Il y avait dans ce geste l'approche d'un lointain : la nuit, on regardait à travers le noir du ciel des lumières dont la plupart

étaient déjà mortes depuis des millions d'années – c'était une autre de ces leçons incompréhensibles qu'on emportait avec soi. On songeait que ces lumières déjà mortes permettaient de voir la nuit : la leçon était décidément trop mystérieuse pour nous.

Les jours où il pleuvait, le ciel semblait plus proche ; plus lointain quand il était d'un bleu impeccable, intouchable. La plupart des jours passaient au-dessus des distances ; on mourrait autant les jours de pluie que de grand soleil. Leçon encore et toujours, mais laquelle ?

C'était finalement le seul commun. On partageait la couleur du ciel davantage que nos luttes. Non. On partageait la couleur du ciel au nom de ces luttes.

Des siècles ont passé sous ce ciel : désormais qu'il était vide, enfin délivré de l'espoir et des croyances, on était nu sous ce ciel, comme ce ciel était désormais nu. Dans ce face à face entre le ciel et nous, lui regardait le ciel avec nos yeux.

Quand deux avions se croisaient dans le ciel, il cessait de regarder le ciel et préférait regarder longuement la trace des avions ; il restait les yeux fixés là où les traces se croisaient ; il imaginait le secret de ces croisements. Il voyait l'image parfaite du ciel souillé et devenu visible, devenu visible dans la souillure.

Il ne regardait jamais sans émotion les croisements des avions dans le ciel. Il pensait : c'est là. Et en effet, c'était là.

Regarder le ciel l'attachait aux hommes plus qu'au ciel, et c'est pourquoi aussi il regardait le ciel.

NOS LUTTES

Lui aussi participait à nos luttes, à sa manière. Il n'en savait rien sans doute. Cette ignorance le sauvait.

Lui traversait les jours sans recours possible ; lui accomplissait l'effort des jours sans répit, l'organisation des jours qui sont toujours un jour de moins, un jour de plus, la peine de vivre ôtée. Lui traversait une vie qui n'était la sienne que par défaut. L'organisation du monde avait produit pour lui une vie qui n'était la sienne que comme un scandale.

En un sens – je l'ai compris plus tard –, c'était aussi pour lui que nous luttions.

LES PENSÉES [7] – AILLEURS

Il faudrait être ailleurs, pourvu qu'ailleurs on ne se dise pas qu'on est ici, se disait-il, peut-être.

LES MURS DE LA VILLE

Il les regardait avec tendresse. Les murs de la ville recouverts d'insultes le consolait souvent. La ville devenait alors plus habitable – le temps qu'on la nettoie et qu'elle redevienne ce qu'elle est : des couloirs dans lesquels s'engouffrait du temps qu'on ne rattraperait jamais. Les insultes sur les murs possédaient pour eux la rage de ne pas s'en tenir là, non. La tendresse qu'il éprouvait à leurs égards était à cette mesure : infinie.

Ce n'était même pas des insultes. Parfois simplement des lettres ; parfois seulement des signes. Des signes ? Mais qui ne signifiaient rien. Des traces, mais sans portée. Des griffures anonymes sur tous les murs de la ville. Les auteurs ne laissaient rien d'eux ; ou parfois, ces signes, ces traces, c'étaient leurs noms – des noms illisibles pour des autorités qui ne cherchaient qu'à les effacer le jour. La nuit, la blancheur des murs était une provocation à laquelle on ne pouvait pas résister.

C'était un grand livre qu'il avait appris à lire. L'histoire ne connaissait ni début ni personnage ; elle se passait là sous ses yeux dans toutes les langues du monde. Il suffisait de se pencher avec tendresse sur les murs pour voir simplement se dérouler la colère qui disait combien la ville ne suffisait pas.

Les murs de la ville recouverts de signes aux couleurs sales et hâtives étaient inépuisables. Ce qu'on arrachait aux murs, c'était une présence accrue ici et là. Il lisait cela aussi. La ville nous avait tant dépossédés de la ville : écrire sur elle, c'était une manière de choisir pour nous les fondations neuves de nos vies. Il lisait cela par-dessus tout.

Souvent il pensait à ceux qui la nuit courraient pour écrire sur les murs des phrases sans mots, des cris purs, des signes qui allaient griffer le jour. Il ne les croisait jamais, ceux-là qui partaient la nuit à la conquête de ces murs ; il se demandait combien ils étaient ; s'il y avait des jours pour cela, des nuits plus fécondes. Il aurait aimé les voir, voir les gestes et comment s'invente la ville, la ville véritable qui devenait la nôtre sous leurs bombes.

Il se demandait si les murs se répondaient ; si les signes illisibles étaient signaux dans la nuit pour ceux qui savaient la science de ces griffures. Il aimait penser que c'était le cas : qu'on préparait ici quelque chose, qu'on fomentait les complots à ciel ouvert, que les soulèvements prenaient date ici.

Il aurait tant voulu les voir : mais jamais il n'aurait osé aller la nuit parmi eux et la ville et poser la main sur les murs, et écrire, raturer des signes, griffer, arracher à la ville un fragment de son appartenance. Lui lisait. Lui marchait le jour au milieu de ces débris de nuit marqués par ses frères. Car sur ces murs, il aimait le croire, des frères avaient pour lui écrit longuement le chiffre de son appartenance.

Il aimait le croire, oui ; comme il aimait penser que sur ces murs quelque part s'étalait en lettres majuscules son propre nom illisible.

LE GLAS

Un peu avant midi, le glas sonnait. C'était presque chaque jour. À cent mètres de là où il vivait, une église se levait péniblement au milieu des immeubles ; on pouvait se demander à quoi elle servait : lui, il savait – un peu avant midi, le glas qui sonnait, il l'entendait.

De sa chambre, il savait alors qu'il était midi, un peu avant. Le glas annonçait le pli de la journée, et c'était peut-être cela aussi qu'on enterrait, déjà ; il souriait à cette pensée. Le glas, indifférent, sonnait.

Il n'avait jamais entendu le glas avant – comment savait-il que c'était le glas alors ? Au début, il pensait que c'était l'angélus : un peu avant midi, la ville se souvenait que l'église avait longtemps été plantée au milieu des champs, et que midi devait sonner le rappel des paysans. Mais non. Ce n'était pas l'angélus. C'était le glas.

Il le savait simplement, à cause de la lenteur, à cause de l'arrêt dans l'air qui se faisait entendre, à cause de la triste indifférence du jour contre l'indifférence du glas. Le glas sonnait un peu avant midi, il en était persuadé, et cela suffisait à faire de chaque midi le moment du glas.

Chaque midi, cela faisait beaucoup de corps à charrier, beaucoup de paroles définitives et solennelles à prononcer, beaucoup de solitudes à peupler. Il était impossible que dans chaque église, chaque midi sonnât le glas. Peut-être était-ce la seule église dont la tâche était d'accompagner les morts ? Il habitait près de cette église-là, indifférent à cette idée.

Dans la succession des jours et des glas, l'habitude venait, elle était inévitable. Encore un midi, encore un glas : chaque jour que Dieu faisait (et il en fait un chaque jour) donnait lieu à un autre jour, à un autre glas. Lui songeait à l'habitude du prêtre qui devait dire les mêmes mots chaque midi devant des morts toujours différents, toujours semblablement morts : le prêtre faisait sans doute l'effort de faire entendre tout le scandale effroyable de la vie face à la mort, et toute la joie des corps rappelés. Tristesse et joie devaient sans doute s'échouer sur la mécanique habitude d'un midi comme un autre.

Il y avait pire que l'indifférence du glas pour le jour, ou celle du jour pour le glas : il y avait l'indifférence des corps pour lesquels chaque jour on faisait entendre le glas et qu'on portait dans le cercueil d'un lieu à un autre.

Depuis sa chambre, le glas sonnait donc le glas de chaque jour bien davantage que celui des corps qu'on emportait. Il annonçait le glas du jour suivant, et de tous les jours à venir : il annonçait peut-être son propre glas.

Devant l'église par hasard, il était passé un peu avant midi : le glas sonnait pour une foule minuscule, bientôt morte déjà, qui chantait d'une voix inaudible la joie des retrouvailles. Lui passait, le glas sonnait, la ville autour indifférente avalait les corps qu'on lui donnait.

LE FROID

La haine qu'il éprouvait à l'égard du froid était aussi une terreur. C'était à l'évidence surtout une terreur. Il ne s'en cachait pas. Et il la combattait de toutes ses forces. En vain, bien souvent.

Aux premières douceurs du printemps, il ne quittait pas son écharpe – mais c'était toujours quand il baissait la garde, lorsque la chaleur en juin semblait définitive et qu'il ôtait son pull, que le soleil soudain se glissait derrière un nuage.

Le froid était la terreur qui lui donnait un corps : soudain en effet, un corps se posait sur lui, nu. Le froid était la nudité de son corps, la vulnérabilité de sa peau. Il préférait mourir de chaud que d'accepter d'avoir froid.

Parfois, on est sans défense. Un peu d'air à l'échancrure du cou suffit.

Dans les jours les plus terribles de janvier, quand le froid saute à la gorge, transperce les vêtements, coupe le souffle, il traversait la ville en fermant les yeux de douleur.

Pour s'armer, il avait l'impression que la musique à très fort volume dans ses oreilles l'aidait. Marcher rapidement aussi, évidemment. La musique était plus efficace. Elle n'était parfois d'aucun secours, il fallait l'admettre.

Cette peur du froid, il ne savait pas d'où elle venait : il ne voulait pas le savoir. Ce qu'il voulait, c'était ne pas avoir froid, et avoir soif. Il voulait marcher le dimanche et chaque jour sans devoir affronter une armée d'aiguilles qui s'enfonçaient dans ses jambes et ses poumons.

Il n'aurait pas craint un enfer de braises et de cendres, au contraire.

Quand en octobre, il fallait reprendre le manteau laissé en juin, il le regardait d'abord longuement, fraternellement, s'y enveloppait soigneusement, restait devant la porte, puis d'un geste brusque sortait dans le froid qui commençait pour six interminables mois de combats au corps à corps, héroïques et terribles, perdues d'avance.

Juin n'était qu'un soulagement. Le temps de prendre des force. Le temps d'oublier la terreur d'avoir froid. Le temps de se dire : ce n'était pas si terrible, et de se tromper.

DANS LES RUES

Il traînait dans les rues : il entrait dans des bars seulement s'ils étaient pleins, où il pouvait être invisible. Il traînait dans les rues : manger à des heures impossibles, pour la seule raison de dérégler le temps et ses habitudes. Il traînait dans les rues, pendant des matchs de football ou les soirs d'élections : ces soirs où toute la ville est devant les écrans, fenêtres ouvertes d'où parfois s'échappent des cris dont il était impossible de dire, de là où il était, s'ils étaient de joie ou d'accablement.

Il traînait dans les rues.

Il marchait dans des endroits interdits : près des laveries automatiques après vingt-deux-heures où on s'échangeait le fric contre de l'herbe ou des coups, ou le matin très tôt : en passant devant le hall de cette banque, à peine le jour levé, il avait aperçu deux corps nus l'un contre l'autre, enlacés, en larmes ; souvent il était revenu ici pour continuer de se souvenir : il traînait dans les rues.

Les premier janvier, et les trente-et un décembre, les jours d'août, les deux septembre de rentrée des classes : il traînait dans les rues quand les rues ne servaient plus à rien, ou plus qu'à ça, et qu'à lui.

LE MUSÉE

Le dimanche, à l'ouverture, il marchait sans pensée vers les grandes avenues sans arbres, longeait le fleuve, tournait main gauche vers le musée et s'engouffrait dans les salles entre les statues. C'était une promesse d'abord qu'il s'était faite : et comme le temps transforme tout en habitude, la promesse avait disparu entièrement un dimanche après l'autre, après l'autre.

Entre les statues et devant les tableaux, il ralentissait à peine ; il ne faisait plus semblant de regarder. Il ne faisait plus semblant d'aller quelque part. Dans un musée, au moins, on ne va nulle part. Les pièces s'enchaînent, il en venait toujours une autre : comme un dimanche.

Il aurait pu au moins choisir un tableau, un seul, devant lequel chaque dimanche il se serait assis, longuement : il se serait posé plusieurs heures chaque dimanche pour dévisager les traits, dialoguer en silence avec le visage, déchiffrer ligne à ligne le mouvement du poignet d'un peintre anonyme, saisir un mystère ; il aurait pu décider presque au hasard d'un visage renaissant ou romantique, simplement par la grâce d'un fauteuil déposé devant lui ; il se serait lié à lui, un dimanche après l'autre, aurait trouvé un frère, un témoin avec qui échanger d'un siècle à l'autre, ou simplement trouver à la surface d'une toile l'épaisseur du temps et de ses jours, mais non.

Lui préférait aller entre les tableaux et les statues et d'un même pas, une salle après l'autre dans le matin des dimanches semblables à tous, aller.

Là, il s'enfonçait dans des pensées plus mortes encore ; entre les statues et les tableaux, ces pensées tombaient plus sûrement.

Il y avait bien une statue, dans l'angle d'une arrière-salle, qui aurait pu éveiller le souvenir d'une promesse : mais depuis longtemps, ils l'avaient déplacée : s'ils l'avaient remise à sa place, est-ce qu'il s'en souviendrait ?

C'était dimanche, les visages sur les toiles jetaient derrière lui à son passage toujours les mêmes regards. Le Sursaut

Un corps à demi mort se redressait : ou une femme trop vite dévêtue se jetait sur lui et puis soudain ; ou bien : une salle, pleine, où toute une foule parlait, insensiblement se vidait, et il se retrouvait seul, on frappait alors à la porte : ou bien : poursuivi, il devait courir, tournait un angle de rue : se retrouvait à son point de départ, mais devant un mur – ou bien : on lui plongeait le visage dans l'eau, mais plus il hurlait, plus le silence l'entourait dans les profondeurs de la mer ; ou : une silhouette au loin avançait vers lui, mais ce qu'il avait pris pour son père n'était finalement qu'un enfant décharné qui lui tendait la main : ou bien : c'était sans fin, toujours différent, toujours terrifiant : il se retrouvait finalement toujours au milieu de sa chambre, allongé nu sur son lit, et tout autour le noir du monde l'entourait, il lui fallait quelques minutes pour se rétablir dans l'ordre puissant du temps et des lieux, quelques minutes pour se souvenir de son nom, de la ville qui tout autour dormait, de ce monde et de ce temps qu'il habitait : quelques minutes et s'en serait fini de tout cet oubli, il saurait – toute cette connaissance l'accablerait évidemment, il ne serait que son nom et ce monde ne serait que celui-là –, il saurait tout de son corps, il saurait son passé et ce devant quoi

il se tenait chaque jour ; alors, pendant quelques secondes, il se maintenait dans l'ignorance de sa vie, au réveil, en sursaut, il criait : les images qui le faisaient sortir du sommeil lui arrachaient toujours un cri muet et lui donnaient pour la journée entière le regret amer et le manque d'une femme trop vite dévêtue.

LES BUS MANQUÉS

Plus qu'une allégorie, c'était une fatalité. À chaque fois qu'il devait prendre le bus (il le prenait presque chaque jour), il le manquait de peu. Bien sûr, il en venait d'autres toujours rapidement : mais qu'il marche rapidement ou lentement, quand il tournait vers le boulevard et qu'il apercevait enfin, à cinquante mètres, son arrêt, il voyait presque immédiatement le bus qui venait et qu'il manquerait symboliquement, fatalement.

Symboliquement, oui : il avait eu le temps d'y songer. Ce bus qui s'échappait toujours devant lui désignait évidemment le retard qu'il avait sur le monde, et qu'il aurait toute la journée désormais sur le temps : ce n'était jamais le bus qui était en avance, jamais.

Mais ces retards dessinaient surtout une fatalité un peu ridicule, un peu vaine : il se sentait ainsi féroce désigné par le sort. Il avait été élu pour cette malédiction inutile : un bus arrivait toujours si rapidement qu'il avait seulement le temps de maudire le sort et les feux rouges.

Oui, c'était bien sa marque : il ignorait simplement qu'elle était la marque de tous et de chacun, que tous et chacun, en débouchant au coin du boulevard, on voyait le bus s'approcher, et s'éloigner : que le retard était l'avance et qu'il n'y avait là ni fatalité ni allégorie. Lui crachait sur le sort auquel il ne croyait pas. Lui maudissait une élection qu'il savait inutile.

Une fois dans le bus, il mettait la musique fort dans ses oreilles pour conjurer le froid ou les pleurs d'un enfant assis immanquablement juste en face de lui. Perdus

Il ne vieillissait pas : il possédait jour après un jour un passé. La distinction était mince. Le passé qu'il possédait devenait de plus en plus présent chaque jour, voilà tout. Et chaque soir, ce passé qui augmentait diminuait d'autant : c'était une étrange loi qu'il était incapable d'observer, et pour cause. Le matin il criait.

Cette loi ne pouvait s'établir que dans son ignorance absolue. L'effacement du passé n'avait lieu qu'à ce prix : et ce prix, il le payait au centuple, lui qui ne possédait de sa vie que sa jeunesse.

C'était parfois des souvenirs entiers, c'était des images, des paroles entendues, des gestes vus, des émotions ou des visages. Ces visages qu'il perdait, il ne savait pas qu'il les perdait : ils s'effaçaient en même temps que leur souvenir.

C'était l'effondrement vague et invisible de sa vie, chaque jour. C'était sa vie entière, qui s'échappait : et par là, qui se poursuivait. Car la loi était implacable : le présent n'avait lieu que dans la juste proportion d'un passé sacrifié. Il fallait laisser la place, simplement.

Il n'aurait pas pu le dire : il n'avait pas les mots pour cela, car pour cela, il aurait eu besoin des mots attachés à ces émotions perdues qui s'échappaient aussi. Alors, il n'en éprouvait aucune peine ni aucune joie.

Mais parfois, lui revenaient par bouffée les pertes de sa vie. Un vague sanglot faisait remonter à la surface d'autres douleurs, mais sans objet, des angoisses, mais sans peur. La douleur et l'angoisse flottaient autour de lui, il se savait bien lié à elles, mais par où ? Quand il tâchait de les nommer, c'est là

qu'elles lui échappaient vraiment, et là qu'il percevait que sa vie s'éloignait. Mais quelle vie ?

Ce n'était pas l'amnésie, c'était tout simplement persister dans cette vie.

Vivre, bien souvent, n'est que survivre à ce dont on n'est pas mort : cette pensée ne le consolait pas, elle était l'évidence même. Et cette autre évidence s'imposait : jour après jour, il ne mourrait pas.

Quand un sanglot d'enfant définitivement s'effaçait, le sanglot et l'enfance s'effaçaient aussi pour devenir de simples idées : comme sur une photo on se reconnaît, mais on reste incapable de retrouver les pensées qui nous traversaient au moment où cette photo a été prise.

Le sentiment de la perte n'était en rien un ravage ou un bonheur : il ne lui donnait pas le sentiment d'une dépossession, seulement celui d'une solitude inexplicable.

LE CINÉMA

Mais vraiment au hasard. Quand il passait devant l'un d'eux, il entrait, regardait le film sans l'avoir décidé ni prévu et sans un regard sur l'affiche.

Il aimait surtout les cinémas crasseux de certaines rues, celles qui le soir sont si mal éclairées qu'on s'étonne parfois de trébucher sur un corps. Lui, il y va surtout le jour, juste après midi.

C'est souvent la première séance, il ne sait pas très bien l'heure, peu importe. Il entre au hasard, il ne sait rien : le titre du film ou l'acteur, ni l'histoire. Il tend l'argent, on lui dit que le film a commencé, peu importe. Ou qu'il n'est pas encore fini, mais il insiste, peu importe ; il verra la fin, attendra ensuite quelques minutes qu'il recommence, et il sortira quand il rejoindra le moment où il était entré.

Souvent, il partait même avant ; il partait comme il était entré, au hasard et sans raison valable.

Les cinémas mal tenus, escaliers étroits qui descendent vers des salles aux murs délabrés, sièges rouge délavé, public épars invisible dans le mauvais noir, le son trop fort, l'image mal adaptée à la toile, tout y était un ravissement, un refuge.

Il regardait les films en dépit du bon sens. Plan par plan. Il s'endormait, revenait. Inventait une histoire. S'attachait aux corps d'un acteur, à sa voix, à tout ce qui s'agrège à elle.

Au moins, il s'empêchait d'avoir un avis. Il pouvait voir plusieurs fois le même film, mais c'était rare : il fallait que le hasard soit grand, ou qu'un plan dans le film l'exige.

Il tenait un carnet où il racontait les films, les vies que ces films traversaient. Il ne les relisait jamais, simplement, il déposait là ces films, et laissait faire la poussière.

Les vieux films aussi, il les aimait à cause des voix, à cause de cette manière disparue de parler, à cause des regards aussi, que les nouveaux films avaient perdus, et c'était tant pis pour les regards peut-être. Les vieux films, il les aimait aussi à cause des gestes : les cafés qu'on faisait, le lait concentré, la forme des interrupteurs. Aucune nostalgie : simplement des gestes à jamais perdus avec les regards.

Il aimait quand il y avait un peu de monde dans la salle : pas trop de monde, ni personne. Un peu de monde ; quelques corps isolés dans la salle – il aimait penser qu'on allait au cinéma seul. C'est pour cette raison qu'il allait au cinéma à la première séance de l'après-midi : on y allait seul. Le soir, c'était différent. Il préférait traîner dans les rues le soir pendant que tous ils étaient au cinéma.

La journée, les corps qui comme lui perdaient leur temps dans les cinémas crasseux du centre, il rêvait à leur vie aussi. Quand il y avait deux ou trois autres que lui, il rêvait à leur désœuvrement ; sa solitude restait intacte, mais il pensait la partager, un peu, dans le silence et le noir de la salle.

Une jeune fille venait à ces séances, il s'en souvient, et de son rire, et comme il était franc, court, d'enfant presque. Il attendait toujours qu'elle sorte, il ne voulait pas voir son visage, il l'écrivait dans ses carnets.

Les films, il ne s'en souvenait jamais : mais il se rappelait les plans, et certains lui donnaient envie de vivre et de mourir. Vivre ou mourir ? C'était comme le visage de la jeune fille : il ne voulait pas savoir. Le Train la Nuit

Un soir, très tard – mais c'était l'hiver, quand les soirs s'établissent plus tôt dans le soir : il n'était peut-être pas si tard –, le train descendait vers le sud ; le front à la vitre, il ne regardait rien du paysage défilé dans l'invisibilité. Il regardait la vitesse du train tout aussi invisible dans le noir qui confondait la terre et les arbres et les bêtes sauvages.

Par moments, des villes au loin ; inutiles vu d'ici.

Le train s'éloignait ou s'approchait, c'était égal.

La terre roulait dans sa vitesse à rebours du trajet du train, ou lancée dans sa même direction : s'il lui prenait l'envie de marcher dans les couloirs minuscules pour remonter les voitures, la terre s'élancerait toujours de sa même vitesse, et le train de rejoindre ou d'approcher une ville.

Les étoiles étaient immobiles autour de ces mouvements, disait-on ; jusqu'à preuve du contraire, elles ne se déplaçaient pas autour de corps plus immobiles qu'elles : mais les preuves pouvaient venir à tout instant, évidemment.

Le front posé sur la vitre, lui veillait sur ces pensées vagues, tandis qu'une ville s'approchait, qu'une autre s'éloignait, et que la terre imperturbable roulait sur elle-même une vitesse si grande qu'on ne la ressentait pas, lancée dans ce train à une vitesse si ridicule que la nausée finissait par prendre le dessus sur les pensées noires tissées devant les paysages noirs de la nuit invisible.

LA JUNGLE

Il pouvait difficilement s'en empêcher : à la moindre fleur qu'il voyait, poussée entre deux trottoirs, à la moindre mauvaise herbe surgie sur les pierres d'une façade, au moindre minuscule insecte inconnu, il y pensait. Que la jungle finirait par tout recouvrir, un jour ou l'autre.

Il pensait que ce serait plutôt l'autre.

Quand il levait les yeux sur les tours d'aciers et de verre, il pensait aussi à la quantité de sable et d'eau qu'il avait fallu. Il pensait à la quantité de sable qui se répandra partout et qui sera recouvert d'arbres entre lesquels viendront s'entre-dévorer les animaux sauvages, bientôt.

LA FISSURE SUR LE MUR

Quand on entrait, c'est la première chose qu'on voyait. Sur le mur d'en face, un peu sur la gauche, à hauteur d'épaule. La fissure semblait naître sous le plafond, mais le trait mince s'affirmait vraiment là : il fallait passer le doigt sur elle pour la suivre jusqu'à sa source, sous le plafond.

La fissure sur le mur courrait le long de ce mur et indiquait le passage : il filait vers la pièce, l'unique pièce de la chambre : l'entrée n'était qu'un couloir minuscule qui y conduisait.

La fissure continuait là sa course, elle faisait le tour de la pièce pour venir se perdre près de la fenêtre, la seconde, à l'opposé du lit. Depuis le lit, on pouvait suivre la ligne secouée de la fissure : ces vibrations minuscules, comme la mesure d'un sismographe pour un tremblement de terre que personne n'aurait senti.

C'était au moins ce qui était rassurant : il avait toujours l'œil sur la fissure. C'était aussi le piège : comme il la voyait chaque instant de chaque jour, il parvenait difficilement à savoir si elle grandissait.

Il la touchait souvent du bout des doigts : pas seulement pour la mesurer. Il aimait croire qu'il frôlait un peu de la vie de cet immeuble, de son énergie : une vie trop étroite pour elle.

La fumée de cigarette venait se perdre dans la fissure, plonger dans les entrailles de l'immeuble : il fumait encore pour cette seule raison.

Le miroir dans l'entrée possédait aussi une fissure, presque semblable, comme une réplique sismique de celle de la

chambre — comme une réplique théâtrale aussi, un dialogue silencieux entre elles : la fissure sur le miroir était plus nette, et le matin, elle était celle de son visage quand il l’observait. Parfois, il pensait qu’il la portait vraiment, le jour, qu’il l’emportait avec lui quand il sortait et traînait dans les rues : la fissure sur le miroir, celle de la chambre, était comme une marque commune, une blessure secrète, imaginaire et précieuse.

Il avait fini par croire que l’immeuble tenait en équilibre sur cette fissure, et son visage aussi.

LES PORTRAITS

Son mur en était couvert. On lui demandait si c'était sa famille ; il s'en étonnait toujours. Fallait-il être nécessairement de la famille ? Les portraits qui tapissaient son mur étaient ceux d'inconnus – comme l'auraient été ceux de sa famille, d'ailleurs ; quelle différence alors ?

C'était un soir, il y a longtemps maintenant : sur le trottoir, des dizaines de portraits anciens répandus au sol. Il s'était mis à pleuvoir, et il avait ramassé les photographies sans y penser. De retour chez lui, il les avait regardées, et puis, le soir même, les avait fixées au mur.

Sur ces portraits, on posait pour l'éternité – celle qui avait fini par nous rejoindre. Les vêtements, la pose, le regard, tout respirait l'arrogance de la postérité. Ou l'ennui. Ou pour les enfants, la folie d'attendre des minutes entières immobiles. Chaque regard était porté un peu plus haut que l'objectif, fixé sur un point invisible au-delà de soi quand on posait les yeux sur ces portraits.

Ce n'était pas pour la beauté des portraits ; le papier jauni était sale, et la patine du temps avait fait son œuvre, comme la poussière, et comme la pluie fine de ce soir-là. Sur certains, les portraits étaient pour moitié effacés, troués, manquants.

Lui regardait les visages jeunes et beaux, ceux d'enfants, de jeunes filles : ils étaient plus que centenaires maintenant ; la plupart poussière – celle que recouvre les portraits, peut-être.

Dans ces regards, rien de la vie qui les attendait, qui a eu lieu, qui restera inconnu. Lui regardait cela aussi.

Il regardait les vieillards dans les yeux de ces enfants, et les cadavres. Dans les portraits de ces enfants, il regardait surtout les cadavres.

Sur l'un d'eux, la jeune fille va sourire. À ce sourire-là qui vient et qui a disparu depuis si longtemps, il revenait sans cesse. Le Mal de crâne

Le matin surtout, et en fin de journée : peut-être était-ce la fin de journée qui continuait sur le matin. L'impression d'étau, depuis l'œil jusqu'à la nuque. Il se réveillait dans cette lourdeur. Elle s'estompait rapidement, coulait sur lui avec l'eau brûlante de la douche. Le soir, elle revenait avec la fatigue ; toute la journée tirait vers lui cette fatigue qui se posait sur son crâne et qu'il emportait dans son sommeil. Et chaque matin recommençait le jour.

Parfois, le mal insistait : la fatigue de la veille était plus lourde, ou la nuit plus légère. Autour du crâne toute la journée, l'étau d'une fatigue sans cause. Avec le temps, c'était de plus en plus souvent : ce mal de crâne insidieux devenait alors le sentiment de l'existence.

Il n'était jamais soulagé : même quand le mal de crâne disparaissait, le souvenir était si fort qu'il lui donnait l'illusion de persister. Il rêvait d'en être débarrassé. Finalement, quelque chose dans son corps s'était mis à lui faire défaut, qui était la sensation libre d'être seulement sans douleur.

La douleur n'en était plus vraiment une : elle était le sentiment de son corps.

Il y avait deux moments où le mal de crâne s'oubliait totalement : une seconde avant de s'endormir, et une seconde avant de s'éveiller. Mais il ne conserverait jamais aucun souvenir de ces moments. Courir

Pour épuiser la fatigue, quand il faisait très chaud surtout, il courait. Il cherchait à atteindre un point précis, un instant où tout se descellait : c'est ce point au-delà duquel on ne pense plus et à partir de quoi tout s'écroule qu'il poursuivait avec acharnement.

Le long des quais, les voies s'ouvraient à des hommes comme lui ; la plupart couraient pour eux-mêmes, ou pour leur corps. Sur les mauvais pavés taillés comme des pierres coupantes, lui allait surtout à la recherche de ce point précis : là où ses pensées s'effondraient.

Il fallait aller loin, dépasser plusieurs ponts, parfois s'engouffrer sous le long tunnel dans lequel résonnaient les pas seulement et les souffles, laisser venir les pensées, elles affluaient seules sans qu'on les cherche, les laisser s'emplier d'elle-même, les accepter et accepter qu'elle s'empare de chaque instant, qu'elles rebondissent en soi et fabriquent d'elles-mêmes d'autres pensées, jusqu'au point où le corps n'est plus capable de recevoir la fatigue qu'il a produite : les pensées soudain cessaient.

Le corps continuait.

Le corps avançait sur le tas de cendres des pensées, il frayait désormais dans le creux ménagé par ce trou, et dans le vide maintenant arraché, il allait, simplement de son propre pas tombé sur lui-même, d'un pas qui donnait à l'effondrement

l'élégance de la précipitation retardée, il allait ainsi, les yeux presque fermés, ruisselant, délivré.

Ce point toujours se déplaçait – il courait sur les mêmes routes, suivait les mêmes trajectoires, obéissait au même rythme : mais le vent et la chaleur, et le poids des pensées, et la force dans le corps qui lui restait, ou lui manquait, tout était si mouvant. Le point qu'il trouvait parfois rapidement, au pied d'une statue, ou avant le pont, parfois il le cherchait vainement.

LA DÉVORATION

C'est une vieille histoire. L'enfant n'était jamais allé si loin dans la forêt, il est maintenant perdu. Le jour va tomber. Il pourrait s'asseoir au pied de cet arbre et pleurer. Mais quand il baisse les yeux, il voit le renard aussi perdu que lui, plus terrifié encore. L'enfant s'approche. Le renard ne fuit pas. L'enfant s'approche et s'en empare.

Il n'avait aucune raison ; simplement il le pouvait, simplement il l'a fait. Maintenant qu'il a entre ses mains ce renard, il a plus de force, il a plus de courage. Il a regardé le soleil, ce qu'il en restait dans les feuillages des arbres. Il a jugé de la direction, et il marche maintenant, d'un pas d'enfant qui sert dans ses mains un renard vivant.

Il n'était pas si loin ; quand il sort de la forêt, le soir est presque là, il presse le pas, le renard dans ses mains, et le sourire aux lèvres. Il se souvient maintenant que c'est interdit : la forêt autant que le renard. Alors il enfouit le renard sous son manteau.

Il rentre vite sous les portes de Sparte, pas assez vite pourtant. Dans son dos, il entend la voix d'un homme, qui l'appelle ; quand il se retourne, ils sont trois, à lui faire signe d'approcher. Il approche. On lui dit d'approcher plus près encore. On lui demande d'où il vient, s'il vient de la forêt, qui est interdite. On lui demande s'il n'a pas volé un animal à la forêt, ce qui est interdit davantage.

Lui, il ne dit rien. Il baisse la tête. Il ne veut pas qu'on sache. La forêt lui appartient, et son secret. Il lève la tête maintenant, il va mentir.

Il va dire qu'il est allé le long des remparts, jeter des cailloux dans le fleuve, viser les poissons, cracher.

Il va parler des oiseaux et des cailloux qu'il aura jetés aussi.

Il ne va rien dire d'autre, d'une voix qui ne tremblera pas et qui ne trahira rien, pendant que sous son manteau, lentement, très lentement, le renard lui aura dévoré le ventre.

Quand il pensait à cette histoire – et il pensait souvent –, il songeait au secret qu'il portait, lui ; il songeait au ventre déchiré du garçon, et à la morsure, à ce qui creusait en lui la douleur vive de posséder pour soi seulement la joie de garder le silence, la folie de ne pas être des leurs.

QUE TU SORTES DE TA MAISON

« Il n'est pas nécessaire que tu sortes de ta maison. Reste à ta table et écoute. N'écoute même pas, attends seulement. N'attends même pas, sois absolument silencieux et seul. Le monde viendra s'offrir à toi pour que tu le démasques, il ne peut faire autrement, extasié, il se tordra devant toi. »

Il avait recopié cette phrase d'un vieil écrivain oublié quelque part sur le mur de sa chambre pour ne pas avoir à s'en souvenir.

L'AMOUR [4] – ELLE S'ÉLOIGNAIT

Il n'avait pu voir que sa nuque, de là où il était sur le quai, et encore à la dérobée, il s'était retourné et le train partait, c'était une image comme arrêtée, rapide, vive, perdue immédiatement : sa nuque légèrement tournée, derrière la vitre sale d'un train qui s'éloignait.

LES SOULÈVEMENTS

Aux premières journées des soulèvements, ses pensées sont incertaines – a-t-il seulement un avis ? On ne saura pas. Les premières journées aussi étaient incertaines : qui parmi nous avait un avis clair, qui pouvait savoir comment tout allait se terminer ?

Il traînait dans les rues, les cinémas, les cafés sombres. La vie semblait continuer, le passé se confondait dans le futur toujours semblable à lui-même, seul le présent s'échappait. Quand la ville autour de lui s'est soulevée, lui traînait dans les rues.

Mais sur les photos qu'il avait prises ces jours-là, quelque chose avait changé : au lieu des murs et des rues vides, c'était parfois des corps, des foules, des marées humaines, et sous les fumées des grenades défensives, on devinait les cris qu'on a tous entendus ces journées-là.

Ses nuits restaient les mêmes, et ses détours, sa solitude. Et pourtant.

Sa solitude n'était pas le contraire des soulèvements, non, ou l'indifférence. Sur les photos qu'il prenait ces jours-là, pratiquement les seuls qui restent aujourd'hui, ce qu'il a saisi des soulèvements était leur vérité, les puissances, le ravage.

Nul hasard ainsi : c'est pendant ces journées qu'il est parti.

ÉPILOGUE (LE FEU ET LA CENDRE)

Il avait seulement laissé les clés sur la porte.

De quand datait son départ ? impossible à dire. Sur le bureau contre le mur, il avait laissé ses cahiers, et des centaines de photographies carrées. Page après page, les gestes, les rencontres, les jours, chaque soir : quand la nuit vient, la peine de vivre nommée et de s'y affronter, la vie comme il est impossible de la dire et comme on la traverse, la joie et la douleur de l'accepter et de la prendre toute, et de ne pas s'en satisfaire, et dans ce qui fait défaut, les raisons de la soulever et de l'inventer. Les textes qui étaient de son nom et qu'on connaissait n'existaient pas à côté de ces cahiers, échouaient contre eux lignes après ligne en regard de cette vie.

Sur la dernière page, écrite sans doute le jour de son départ, ce souhait, cette exigence : qu'on brûle ces cahiers. Lui en était incapable, n'aurait pas cette arrogance, cette pudeur, cet orgueil. Mais si on avait lu ces pages, on comprendrait. Il demandait cela comme une promesse.

Puis, une fois brûlés ses cahiers et ses images, qu'on écrive tout, de nouveau, les gestes, les jours, la douleur de vivre, la joie de la traverser, de ne pas en rester là, d'inventer dans ce qui fait défaut la folie de soulever à soi celles qui restent, nommer la peine de vivre et de s'y affronter.

Cela prendrait du temps, la vie impossible à dire. On perdrait l'homme qui est derrière les gestes, mais pas la force contenue dans ces gestes, qui seule importait. Elle témoignait pour aujourd'hui, plutôt que pour hier.

J'ai tenu promesse.